

# JOURNAL HELVETIQUE

O U

# RECUEIL

D E

## PIECES FUGITIVES DE LITERATURE

CHOISIE;

*De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

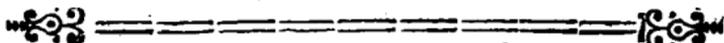
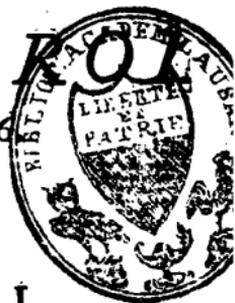
DEDIÉ AU

JUILLET 1756



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C L V I.



☉ )( 3 )( ☉



# JOURNAL

## HELVETIQUE,

JUILLET 1756.



### LETTRE

*A Mr. T. en lui adressant l'Essai sur l'Homme  
qui ne se trouve point.*

**C'**Est à vous le meilleur & le plus ancien de mes Amis, vous, qui partagés tous mes chagrins & tous mes plaisirs, qui conoissés, come moi même, mes défauts, & qui osés me les reprocher pour les corriger; mais qui conoissés aussi mes bones qualités, que vôtre tendre amitié grossit peut-être; c'est à vous à qui j'adresse ce foibleEssai: J'ai tâché d'y peindre l'Homme dans tous les états, & dans toutes les conditions. J'ai voulu démontrer, que dans ses diverses situations il éprouve les imperfections attachées à l'Humanité, & que, si dans la Morale, on a une idée de perfection, on ne fauroit y atendre dans la pratique; la Copie étant toujours fort au dessous de l'Ori-

ginal. Ceci prouve que dans tous ses différens états, quelque effort que fasse l'Homme, il est toujours un Homme, & non pas un Ange. Chercher un Homme parfait, c'est chercher ce qui ne se trouve point.

Mais il ne faut pas que cette idée nous rebute, éteigne une noble émulation, & nous empêche de marcher constamment dans la Carrière de la Vérité & de la Vertu. Si l'on n'atteint pas le but, on y tend, on fait des progrès & l'on avance toujours; c'est là notre vocation, sur cette Terre. Combien d'obstacles n'avons nous pas à surmonter dans notre course! Que d'embûches & de pièges tendus sous nos pas! Que de lueurs, qui nous égarent! Que de nuages & de ténèbres qui nous dérobent la vue de la lumière! Tout nous dit que la perfection ne se trouve que dans le Ciel, & que le terme de notre course fera aussi celui de nos erreurs & de nos Souffrances, & l'époque de notre félicité.

Quand on considère ce que c'est que l'Homme, qu'on veut sonder son Cœur, pénétrer les motifs secrets de ses Actions, on se perd presque dans ce Labyrinthe. Ce qu'on trouve de plus certain, après un examen attentif, c'est que tous les Hommes se ressemblent par leurs Vices & par leurs Vertus;

ils

ils ne difèrent presque que par les dehors , & les aparences.

*L'état le plus abject , come le rang suprême  
Est le dehors de l'Home , & non pas l'Home même.*

Un Ancien a dit , que les Dieux étoient en pointe de *Nectar* , quand ils firent l'Home : Chacun lui fit des dons ; *Vénus* lui donna la Beauté , & les Graces ; *Minerve* quelques étincelles de Sageffe. Il n'y eût pas jusques à la *Folie* , qui ne voulut lui faire quelque présent. Delà ce mélange de Grandeur & de Petiteffe ; de Force & de Foibleffe ; de Vertus & de Vices.

Je ne vous dirai ni bien ni mal de cette petite Pièce ; je ne veux ni vous prévenir contr'elle , en vous montrant ses défauts , que vous apercevrés assés , ni mandier vôtre suffrage , en vous faisant voir des beautés , qui n'y sont peut-être pas. J'aime mieux mériter vôtre aprobation que de l'obtenir. Vous savés que la critique ne sauroit rendre mauvais ce qui est bon , come la louange ne peut rendre bon ce qui est mauvais. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que les Génies supérieurs ont beaucoup plus d'indulgence que les Esprits ou médiocres ou petits. Les premiers sentent mieux que les seconds , combien il est difficile de parvenir à la perfection. Plus on a les yeux bons , mieux on aperçoit com-

bien de choses il nous reste à voir , mais on ne peut donner la vue aux Aveugles , ni du goût à ceux qui en manquent. Le pis est qu'on critique souvent ce qui n'est pas à notre portée ou qui est au dessus de nous; on tourne même quelquefois en ridicule, ce qui mériterait notre estime. La même justesse d'esprit, qui nous fait trouver le ridicule où il est, devrait nous empêcher de le chercher où il n'est pas. Je suis &c.

GENÈVE.



## L'HOMME QUI NE SE TROUVE POINT.

*Je cherche l'Homme en l'Homme même  
Il a perdu ses plus beaux traits.*

ON dit qu'un Auteur célèbre s'est fait peindre, à la tête de son Discours sur l'Inégalité des Hommes, sous la figure d'un Sauvage, qui retourne en *Amérique*, parmi les siens; sans doute, parce qu'il n'a pas trouvé en *Europe* l'honête Homme, qu'il cherchoit: Mais lorsqu'on fait des Portraits de fantaisie, on n'en trouve guères les Originaux, qui ne sont point dans la Nature\*.

\* On affecte quelquefois de vouloir paroître l'Homme qui  
qui

Sur cette idée, il m'a pris envie de tracer à mon tour, le caractère de l'Home qui ne se trouve nulle part, ou du moins, dont les traits ne sauroient être réunis dans la même Personne, parce que la perfection ne se trouve point sur la terre.

Pour être honête Home, on doit apprendre à le devenir. Il faut savoir ce qu'on est, ce qu'on n'est pas, ce qu'on doit être, ce que nous devons aux autres, & ce qui nous est dû; en un mot, il faut s'étudier soi-même, mais cette étude est pénible, difficile; on la craint, & on l'évite. Au lieu d'apprendre à se conoitre, on a plutôt fait & il en coûte moins, d'étudier les défauts des autres, d'observer les Astres, de mesurer la Terre, & de rechercher les causes des Couleurs, & de la Lumière.

*Pour moi sur cette Mer, qu'ici bas nous courons  
Je songe à me pourvoir d'Esquis & d'Aviron; ;  
A régler mes desirs, à prévenir l'Orage,  
Et sauver, s'il se peut, ma Raison du Naufrage.*

BQILBAU.

---

qui ne se trouve point. Pour cela on prend des Manières singulières. On veut parler, s'habiller, marcher autrement que les autres. On soutient les Paradoxes les plus étranges & les Opinions les moins vraisemblables. On assure que le Génie philosophique corrompt le Goût, come les Sciences corrompent les Mœurs. On veut du neuf, au hazard de donner dans le faux & de s'égarer.

Avoir la fermeté d'excuser son Ami absent, des fautes qu'on lui impute, & qu'il a eû la foiblesse de comettre ; avoir le courage de lui doner, à ce sujet, des Avis salutaires, sans craindre son ressentiment ; s'approcher de lui quand la Fortune s'en éloigne ; être plus ataché à lui dans ses Disgraces que dans sa Prospérité ; le consoler, moins par de vaines paroles, que par des services réels ; lui rendre de bons offices, même au delà du tombeau, en faisant après sa mort ce qu'il desiroit que nous fissions pendant sa vie. Voilà un vrai Ami, mais où le trouver ?

Faire le bien, pour l'amour du bien, sans intérêt, sans être vû de persone, sans même desirer d'en être loué, c'est un phénomène bien rare : Ce n'est pas que je croie que la probité en soit moins pure, pour être louée ; la louange ne corrompt qu'un Cœur mauvais, qu'elle confirme dans la méchanceté, elle est la récompense naturelle de la Vertu & des grands Talens, qu'elle augmente, ou qu'elle soutient. Si on la méprise, il est dangereux qu'on ne se dégoute aussi des Actions louables, & que notre fragile Vertu, ne chancèle & ne tombe faute d'appui \*

---

*\* Une juste louange a de quoi nous flater ;  
 Mais un Esprit bien fait doit prendre  
 Bien moins de plaisir à l'entendre,  
 Que de peine à la mériter.*

Un Ecrivain célèbre, par son génie & ses paradoxes, dit quelque part, *Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux si Pline n'eût jamais écrit* \*. Mais comment saurions nous ce que *Trajan* a fait de grand & de vertueux, si Personne n'eût fait son éloge? Peut-être doit-il au Panégrigue de *Pline* une partie de ses grandes Actions. Est-il moins estimable parce qu'il a été loué? A-t'il mandié bassement l'encens des Adulateurs & l'approbation publique? Il se contentoit de les mériter. Une belle Personne peut elle empêcher un Peintre de faire son Portrait, & de la représenter telle qu'elle est?

Etre indulgent sans foiblesse, genereux & liberal, sans prodigalité, ferme sans obstination, sincère sans grossièreté & sans rudesse; écouter les avis avec docilité, & en doner sans orgueil, voir sans envie la prospérité & les bones qualités d'autrui & ne relever point malignement ses défauts; pardonner lors qu'on peut se venger; trouver plus de grandeur à vaincre sa colère qu'à triom-

---

\* On peut dire que Dieu se sert de la foiblesse que nous avons pour la Gloire, afin de nous élever aux grandes choses, & nous empêcher de nous dégrader en nous abaissant aux petites.

trionpher de son Enemi. Etre en même tems bon Ami, bon Père, Epoux fidèle, Citoyen zélé, mais ami de l'ordre & de la subordination; je cherche depuis long-tems un tel Home, sans le trouver. A peine Rome, Athènes & Lacédémone, en montrent-ils quelques traces: Les traits en sont dispersés sans être réunis. Socrate, Cicéron, Caton, sont des Copies qui aprochent le plus de l'Original, mais sans lui ressembler parfaitement: Il y a toujours quelques ombres, qui noircissent le Tableau. Diogène, la Lanterne à la main, s'est lassé de chercher un Home; peut-on se flater d'être plus heureux que lui!

Un Prince qui, dans la Guerre, évite autant qu'il est possible de faire du mal; qui dans la Paix, fait tout le bien qu'il peut; qui préfère le Bonheur de son Peuple à sa propre Gloire; c'est un rare phénomène. Malheureusement, pour la félicité publique, on a vû plus de Nérons & de Domitiens, que de Titus & de Trajans. La Terre voit moins de jours purs & sereins, que de jours orageux.

Un Auteur qui ait de la force & de la délicatesse, de la justesse & de l'imagination, un stile orné & élégant, sans en être moins clair & moins précis; de la grandeur & du sentiment; du génie & de la méthode; de l'esprit & de l'érudition; qui ne fasse usage

de sa Mémoire & des Citations qu'à propos, & seulement pour apuier des faits où son raisonnement ; qui sans être jaloux de la réputation des grands Maitres, en tous les genres, tâche de les égaler, & d'en mériter une semblable : Je cherche soigneusement un tel Ecrivain, mais c'est un Astre qui n'a pas encore paru sur nôtre Horison, & dont la lumière se dérobe à mes foibles yeux.

Je cherche aussi un Lecteur éclairé, équitable & impartial, qui rende justice au Mérite, quelqu'obscur qu'il soit ; qui sans égards à l'Age, au Sexe, au País, à la Profession, à la Religion même d'un Ecrivain, louë ce qu'il a fait de bon, ou de beau, sans vouloir l'affujettir à son goût, ou à ses Préjugés ; qui blâme avec autant de discernement, qu'il approuve ; si je trouvois un tel Lecteur, je le placerois a côté des plus habiles Ecrivains. Aussi la louange de la plus part des Lecteurs ne doit pas plus nous flater, que leur critique ne doit nous mortifier.

Un Amant, qui aime sa Maitresse d'un Amour pur, & qui ne desire que d'en être aimé ; qui lui trouve des défauts pendant qu'il l'aime, & qui lui trouve encore les mêmes atraits, lorsqu'il a cessé de l'aimer ; dont la tendresse ne s'altère point par le tems & ne diminüe point par la jouissance, qui soit aussi amoureux étant Epoux, qu'il l'é-

toit étant Amant ; qu'un tel Home se déclare , & je le couronnerai de mes propres mains.

Un Magistrat dont le Cœur est auffi pur que la Loi dont il est l'organe & l'Interprète ; qui soit inaccessible aux recommandations , come aux présens , qui rende justice au Pauvre , come au Riche , au Petit come au Grand ; qui soit le Protecteur de la Veuve & de l'Orphelin , uniquement par respect pour son Ministère & pour l'Equité ; qui pouvant ce qu'il veut , ne veuille que ce qu'il doit ; que ce Magistrat est grand , mais qu'il est rare ! C'est un *Phénix* , s'il peut se trouver.

Un Home qui se prête au Monde , sans s'y livrer , qui aime les Homes , en haïssant leurs défauts & leurs vices ; qui aspire à la perfection , sans l'exiger des autres ; qui reconoit le bien qu'ils lui font , en leur pardonnant le mal qu'ils veulent lui faire ; qui sans heurter les Préjugés du Peuple , tâche de l'éclairer ; qui ne croit pas avoir rempli tous ses devoirs , lorsqu'il lui reste encore quelque chose à faire ; qui ne se borne point à pratiquer grossièrement la Loi , dans la vüe d'éviter la peine , dont elle menace les Infraçteurs , mais qui voit quelque chose au dessus de la Loi même , qu'il observe par amour pour son Prochain , pour sa Patrie ,

& pour la Justice ; qui entre son intérêt particulier & le bien public ne balance point, & aime mieux être équitable que riche ; qu'on me montre un tel Home, & je le mettrai au dessus des sept Sages de la Grèce.

Un Chrétien persuadé des Vérités du Christianisme, & qui vit conséquemment ; également éloigné de l'Incrédulité & de la Superstition ; qui aime la Religion, sans haïr ceux qui ne pensent pas come lui ; qui attend la Mort, sans la desirer ni la craindre. Un tel Chrétien est-il, & a-t-il été ?

Voulés vous voir à présent l'Home qui se trouve ? J'avois dessein de vous le montrer, mais chaque jour il s'offre à vos yeux. N'apercevéz vous pas *Orgon* ? Considerés dans quelle profonde rêverie il est plongé : Vous craignés d'interrompre sa méditation, & vous vous imaginés qu'elle roule sur des objets fort importants. Peut-être, sur la nature & le caractère du Souverain Bien & sur la route qui doit nous y conduire ? Non. Ce fera donc, dites vous, sur la différence de la Vertu & du Vice, sur les moiens de pratiquer l'un, & d'éviter l'autre ? Vous n'y êtes pas encore. *Orgon* ne seroit-il point un Savant Jurisconsulte, un Législateur consommé, un autre *Montesquieu*, qui examine avec attention quelle est la politique la plus propre & la plus utile à la conservation & à

la prospérité des Etats ? Vous n'avez pas le don de deviner : Le sujet de la méditation d'*Orgon* est plus important que tout cela : Il s'agit de Calculs d'Arithmétique , & de l'art de grossir ses Finances & ses Revenus. *Orgon* examine quelle spéculation le conduira plus facilement & plus promptement à augmenter ses richesses. Il a déjà aquis à force de soins & de travail , 150. mille Ecus : Avant que de mourir , il veut avoir la gloire & la délicieuse satisfaction de compléter la Some de 200. mille , duffe-t-il succomber sous son poids & expirer à la peine. Quelle félicité est comparable à celle de posséder deux cent mille Ecus & de les contempler à tous les momens. La Politique , la Morale , & la Religion , offrent elles rien de plus doux , de plus grand , & de plus essentiel ? Vous allés me dire , *Orgon* est un *Otomate* , non ; il a une Ame , mais il est riche & veut encore le devenir.

Voici un jeune Home plus aimable. Quelle figure charmante , quelle légéreté dans sa voix & dans sa démarche ! Il parle avant que de penser , & le fait si rapidement qu'un mot est étouffé par le suivant. Tout ce qu'il dit ressemble à ces étincelles qui brillent & se dissipent tout à coup. Vous croiés le saisir , mais il vous échape , son Corps n'occupe point de place. Il voltige & frédone sans cesse. Il dit tout bas à *Lise* une médisance contre *Climène* , & tout haut une tendresse. Vous

croïés voir un Pantin, ou une Marionette, vous vous trompés; c'est un Petit Maître!

*Eudoxe* entre dans cet âge, où l'on n'est pas encore vieux, mais où l'on n'est plus jeune. Dans le Printems de sa vie il étoit Petit Maître & voluptueux; dans son Automne, il est devenu sage & pieux, mais sa Vertu n'est-elle point trop austère, & ses Mœurs n'ont-elles rien de dur & de féroce? Ne peut-on aller au Ciel que par des Jeunes & des Macérations? La Vertu est-elle ennemie des plaisirs innocens & légitimes? Dieu, dont la bonté est infinie, a-t-il répandu tant de biens sur la Terre, pour en condamner l'usage? Nous défend-il de nous servir de nos Sens & de nos Organes pour sentir & goûter ce qui est bon & agréable, & exciter par la nôtre juste reconnoissance? Je ne dirai pas cômme *L'Espion Turc*, *Je ne veux pas être grand Vifir, dans la Cour céleste*. Sans nous croire dignes des premières places dans le Ciel, nous devons toujours y aspirer; mais ce n'est point par la route des peines & des tourmens, qu'on parvient à la suprême félicité, quand on n'est point appelé à souffrir. Voilà l'Home. Toujours dans les extrémités, lors que son Cœur s'ouvre aux plaisirs, il s'y livre sans retenüe, & quand il ne peut plus en jouir, il se fait un mérite de son impuissance, & croit acquérir des Vertus, lorsque les Vices

l'abandonent , & qu'il est forcé de les quitter :

*Ariste* est jeune ; il aime l'étude , & a des talens ; mais son amour propre les grossit beaucoup. Il croit déjà faire des Vers aussi bien que *Racine* , ou *Voltaire* , & être aussi éloquent que *Bossuet* , ou *Massillon*. Il traite d'Esprits médiocres tous ceux qui courent la même carrière , & s'imagine ne pouvoir briller qu'en les éclipsant. Il critique aujourd'hui celui qu'il avoit loué hier ; il renverse de ses propres mains l'Autel qu'il avoit élevé , & ne craint pas de se contredire & de se dégrader, pourvu qu'il abaisse & qu'il détruise ses Rivaux. C'est ainsi qu'aux dépens du goût , de la justice & de la vérité , de jaloux Ecrivains se disputent une vaine gloire , un peu de fumée & excitent dans la République des Lettres des orages dont-ils font eux mêmes acablés.

*Damis*, né simple Particulier , mais dévoré d'Ambition , ne rêve qu'à des Titres & des Dignités : A peine celle de Souverain pourroit-elle le satisfaire. Comment fera-t-il pour s'élever & parvenir ? Quels Protectors faut-il se ménager ? Quels Concurens faut-il écarter ? Quelle route faut-il prendre ? Tous ses pas sont mesurés , & son projet est si bien formé , qu'il ne peut manquer. L'édifice s'avance & se perfectione. *Damis* se félicite du succès ; mais une pierre tombe , & tout s'éroule.



## LE SIECLE JUSTIFIE

*Où Critique d'une Pièce intitulée le Patriote  
Genevois, inserée dans le Journal du Mois  
d'Avril 1756.*

**I**L est bien difficile, dit Horace, de donner des traits propres & individuels à ce qui n'a rien que de générique\*. Quoi de plus ordinaire dans le Siècle où nous vivons, que d'entendre tous les jours ces Panégyristes du tems passé, s'écrier après le Prince de l'Eloquence, *O Tempora! ô Mores!* L'un nous vante la pauvreté d'un *Fabricius*\*\* exalte sa Tempérance: Rien à ses yeux de plus digne d'un grand Home, que de faire cuire des Raves pour son souper. L'autre admire la

### B

(a) *Difficile est proprie communià dicere.* Hor. Art. Poet. v. 12. 8.

(b) Je ne doute pas qu'on ne me blâme, d'avoir acumulé tant d'exemples de Personages illustres par leur Sobriété. Je n'ai pas agi sans raison; je laisse au Lecteur judicieux de m'entendre & de se souvenir du Proverbe Espagnol, à *buen entender pocos palabras.*

Sobriété d'un Pompée (c), d'un Platon (d),  
d'un Epaminondas (e), d'un Thimo-  
thée (f), d'un Alexandre (g), d'un Cyrus (h),

(c) Pompée le Grand, étant dégouté par une grande maladie, son Médecin lui ordona de manger une Grive; ses Serviteurs lui dirent qu'on n'en trouvoit point, la Saison étant passée; que *Lucullus* étoit le seul qui en faisoit nourrir toute l'Année, & qu'il lui en doneroit avec plaisir: *Coment*, dit-il, si *Luccullus* n'étoit pas friand, Pompée ne pourroit donc vivre? Non, non, aprête moi ce que vous voudrez. *Plut. en la Vie de Luccullus & de Pompée.*

(d) Platon étant interrogé pour savoir s'il avoit vû quelque chose de nouveau en Sicile, dit, qu'il avoit vû un Monstre, qui mangeoit deux fois par jour, parlant de *Denis le Tiran*, qui le premier en apporta la coutume dans son País.

(e) *Epaminondas* aiant été invité à souper par un de ses Amis, & y voiant de la superfluité, s'en retourna tout indigné, disant, qu'il avoit crû avoir été invité pour sacrifier & vivre honnêtement, & non pour recevoir injure, en étant traité come un Gourmand. *Continueur de Plutarque en sa Vie.*

(f) *Thimothée*, Capitaine Grec, aiant soupé dans l'Académie chez *Platon*, d'un Mets simple, dit, que ceux qui soupoient avec *Platon*, s'en trouvoient bien, même le lendemain.

(g) Tout le monde fait qu'*Alexandre le Grand* refusa les Cuisiniers qu'*Ada* Reine de *Carie* lui avoit envoié, disant, qu'il en avoit de meilleurs, savoir la soif & la faim. *Plutarque en sa vie.*

(h) Le Roi *Cyrus*, au rapport de *Xénophon*, sou-  
pant chez un de ses Amis, qui le conjura de lui dire  
quelles

d'un Socrate (i), d'un Maxence (k), d'un Roi des Numides (l), d'un Mithridate (m): C'est, disent-ils, être élevé au Faîte des Grandeurs, que d'imiter ces Grands Hommes. *Siècle de fer, où nous sommes, puisse tu être reforgé de nouveau.* (n) Tels sont les *Catons* de notre Siècle. Un Pompon, un Cabriolet, une Carcasse, une Mouche, en voilà

B 2

quelles Viandes étoient le plus conformes à son apétit, pour les faire apprêter, & où il vouloit que la Table fut dressée. *Je veux, dit-il, que vous me prépariez ce Festin sur le bord de la Rivière, & qu'un seul morceau en compose tous les services.*

(i) *Socrate*, si l'on en croit *Plutarque*, avoit acoutumé de réprimer ainsi sa soif: Après avoir exercé son Corps à la course, ou à quelque autre exercice, il ne beuvoit point, qu'après avoir répandu le premier Sceau d'eau, qu'il avoit tiré du Puits, pour acoutumer par là son apétit sensuel, à attendre les ordres de la Raison.

(k) *Maxence* Evêque de *Poitiers*, vécut toujours de Pain d'orge & d'eau. *Marulus* L. 4. C. 2.

(l) *Massinissa*, Roi des *Numides*, fut si sobre, que même à l'âge de 91. ans, il ne mangeoit qu'une seule fois le jour, & encore des Viandes communes, sans Sausse. *Lycosthènes*.

(m) *Mithridate* Roi de *Pont*, ne s'asseoit jamais à table.

(n) *Quid nos dura refugimus  
Ætas!* Hor. L. I. Od. 35. v. 34.

*O utinam novâ  
Nos incude diffingas.* Ibid. v. 38.

assez pour produire de zélés Patriotes , mais ce n'est pas tout encor ; peu satisfaits de contempler d'un œil avide , un Luxe où leur Fortune vient prescrire des bornes , ils portent la témérité , jusqu'à fouiller dans nos Statuts , nos Coutumes, nos Loix ; de là sont sortis des Hydres affreux , des Césars ; que de fois hélas nôtre République n'en a-t'elle pas été la victime ! Mais gardons le silence là - dessus ; suivons l'avis qu'*Horace* donoit autrefois à un de ses Amis qui avoit entrepris d'écrire les Guerres civiles : *Vous marchez* , lui disoit-il , *sur des feux couverts d'une cendre trompeuse* (o). Passons donc à d'autres objets, Voions un peu si nous valons mieux que nos Pères ; tenons la Balance égale.

Le cri est universel , dira-t-on : Les Arts les Sciences , le Goût, les Talens, les Grands Génies, tout s'afoblit, tout tombe. Voilà ce

(o) Il est toujours dangereux de parler des Dissensions civiles , crainte de ranimer par là les Esprits ; le Péril est d'autant plus grand , lorsqu'il n'y a que quelques Années , parce qu'il reste toujours dans le Cœur de la plupart , une certaine animosité qui tient de l'Esprit de parti : *Horace* donc donoit fort sagement cêt avis à son ami *Casinius Pollio* ;

*Incedis per ignes  
Suppositos cineri doloso.* L. 2. Od. 1. v. 7.

qui se dit tous les jours; (p) voilà ce qui s'imprime : Les Etrangers ne nous croiront que trop sûr nôtre parole. Où font, dira-t-on, ces *Cicerons*, ces *Codrus*? On comptoit sept Sages dans la *Grèce*, l'Univers entier en produiroit-il seulement un pareil nombre? Nos Pères, Nos Pères! . . . Je répons que nous les valons bien; nous valons mieux qu'eux. Que nous manque t'il? Que de Découvertes n'avons-nous pas fait, depuis quelques Siècles! Que d'Ornemens dans nôtre Langue! Que de Civilité dans nos Discours! Que de Sageffe, que de Probité dans nôtre Conduite! Que de Savans, de qui l'on pourroit dire avec *Quintilien*; *Supersunt adhuc & exornant Ætatis nostræ gloriam, Viri sæculorum memoriâ digni.* Il nous reste encore des homes qui font honneur à nôtre Siècle, & dont le nom mérite d'être marqué au coin de l'Immortalité. Nos Ver-

B 3

(p) Il est étonant que l'on soit porté à louer toujours & avec excès; à proposer même pour modèle des Païens guidés par un simple raion de Religion naturelle, tandis que nous avons tous les jours devant les yeux, des Personages plus illustres. On devrait interdire le feu & l'eau à ces mauvais Citoyens, qui nous arrachent nos Lauriers, pour en couronner des Ombres, qui ne s'en soucient pas.

tus croissent avec nos Années ; l'Age d'or revient parmi nous. Arrêtez donc Cynique atrabilaire; mais sur quoi vous blamez vous? Sur notre Luxe. Nous élevons des Louvres dites-vous & ce n'est qu'à des Mains couvertes de durillons, qu'il appartient de ceindre l'Epee; & de repousser l'Ennemi. (q) Tous les Philosophes (r), il est vrai, tombent d'accord que la vie rustique porte l'Home à l'amour de la Justice. Vous deviez, pour prouver votre Thèse, apporter ce Passage de Cicéron: *Vita Rustica, parcimoniae, diligentiae, justitiae, magistra est.* Le tems vertueux de la République Romaine, direz vous, n'a pas été celui des Césars. S'il y a eu quelques vraies Vertus parmi les Romains, c'est dans le tems que leurs Consuls ne se faisoient pas une honte d'avoir des Durillons au Mains.

*Et cape et Fasces à curvo Consul Avatro,  
Nec crimez duras esset habere manus.*

Ovid. Fast. L. III.

(q) On peut lire les pages 399. & 400. du Mois d'Avril 1756.

(r) L'on s'étonnera peut-être de ce qu'en voulant plaider ma cause, je me condamne moi même. Je n'ai que deux mots à répondre là dessus. Amateur du repos & de la Vie chan pêtre, je ne saurois me récrier sur une si aimable passion. Cependant je crois que tout Home sera persuadé, que la Vie rustique n'est

La fureur de bâtir ruine tous les jours des Familles entières. Vous avez oublié le sage conseil que donne *Caton*, dans son Livre sur la Vie rustique. *Ædificare diu cogitare oportet, conserere non oportet sed facere.* Il faut, dit-il, délibérer long tems quand il est question de bâtir, mais s'agit-il de planter, il faut planter sur l'heure. Vous seriez peut-être de l'avis de nôtre Citoyen, qui a tant écrit pour nous enseigner à marcher à quatre Pieds. Malheureusement pour vous, l'usage s'en est perdu avec nos Pères. Mais à l'égard du Luxe, n'en avoient t'ils pas bien plus que nous, soit dans les Repas, soit à l'égard des Ameublemens. Coucher sur des Canapez, qu'avoit orné la Moleffe, entourez d'Esclaves, vils Ministres de leurs débauches, ils assouffissoient leur apétit des Mets aprétez à leur sensualité. Ce n'étoient que Festins, (s)

B 4

---

n'est pas celle qui convient à un Etat tel que le nôtre. Nous devons tous concourir à son bonheur & à sa gloire. Il me semble que ce seroit un peu s'en détourner, j'ajouterai même, avec la permission de nôtre Auteur, que ce n'est pas chez les Laboureurs, come il l'a prétendu, qu'on trouve le plus de courage.

(s) L'on peut lire sur ce sujet une infinité d'Œuvres d'*Horace*, qui sont des Tableaux des Mœurs de son tems.

que les Sales d'*Apollon*. (t) Les Climats plus éloignés n'apportoient aucun obstacle aux Fruits que la Nature n'avoit pas acordé dans le leur. Les Jours de Fêtes étoient des Jours de débauche, des Bachanales. Les Temples des Dieux, ces Lieux sacrez, quel usage en faisoient ils? Pour éteindre les remords, qui acompagnent une vie criminelle, ils avoient forgé des Divinitez Tutelaires de ces péchez, qui font horreur à la nature; & si quelquefois il s'élevoit parmi eux des étincelles de Vertu, de ces Personages sages & vertueux, l'envie, le crime venoient tous ensemble fondre sur eux; c'en étoit assez pour les exiler & pour les bannir. Ah détournons nos yeux d'un si horrible Tableau. Venons à l'examen de nous mêmes. Nous so-

(t) *Lucullus* ce grand Personage quitant sur la fin de sa vie toute administration des Affaires publiques, satisfait de tant de Victoires, qu'il avoit remportées en *Arménie*, s'abandonna à la Somptuosité & au Luxe. *Cicéron* & *Pompée* le trouvant un jour par la Ville, lui dirent qu'ils iroient souper chez lui, à condition qu'il ne seroit rien apriéter pour eux, que son ordinaire. Pour le moins, leur dit-il, vous me permettrés de dire à mon Maitre d'Hôtel, qu'il nous recoive dans ma Sale d'*Apollon*. ce qui signifioit la dépense qu'il vouloit faire; de sorte que le Souper coura ce soir là, cinquante mille drachmes, ce qui fait cinq mille écus de nôtre monnoie.

mes riches, il est vrai; nos Hôpitaux en font des Monumens; nos Edifices publics, consacrés au Service de nôtre Dieu, qui prêts à essuier les outrages du tems, élèvent maintenant leurs têtes, font autant de tèmoinns qui parlent en nôtre faveur, & qui anoncent l'usage que nous faisons de nos Biens. Tournons nos regards. Quelle estime quelle vénération pour ma Patrie! Ecoutez l'illustre *Voltaire*. *Je n'ai trouvé*, dit-il, *des Homes qu'à Genève*. Quel concours d'Etrangers, de Jeunesse, qui vient apprendre dans nôtre conduite, à se diriger sagement, dans nôtre amour pour les Sciences, à puiser le goût des Etudes, dans nos Lumières, à en atraper quelques étincelles, dans nos Arts, à en rechercher l'industrie.

Revenons encor pour un moment à nos Pères. Ils avoient peut-être plus de scrupule que nous dans le comerce, plus de véracité dans leurs Conversations ordinaires, moins d'amour pour les grands Titres; mais troquerions nous tout ce la contre nos Vertus Chrétiennes. *Vivre en ce Siècle présent, sobrement, justement, & religieusement en attendant la bienheureuse espérance*. Nous avons donc plus de Religion qu'eux, sans doute. Puis donc que nous avons plus de Religion qu'eux, nous avons plus de Vertus. Enfin plus je réfléchis sur nos avantages, plus j'en trouve

& je n'aurai jamais fini, si je ne sentoie que la foiblesse de mon Imagination, mon peu d'Eloquence, sont des Echos qui m'instruisent que c'est abuser de la complaisance de mon Lecteur.

C'est pour vous, vertueux Habitans de Genève, que j'ai réservé cet article, me rappelant ces Paroles de Jupiter à sa Fille *Venus*, touchant les Décrets du destin.

*His ego nec metas rerum, nec tempora pono;*

*Imperium sine fini dedi :*

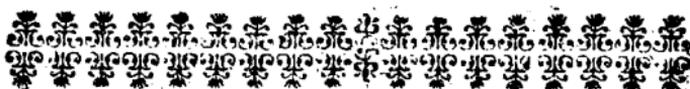
Sa Grandeur en tout lieu ne sera point bornée,  
Les ans ne verront point sa gloire terminée.

*Aeneïde de Virgile L. I. v. 278.*

Ecoutez donc, mes chers Citoyens, ce que vous dit la Patrie par ma bouche : Heureux Enfans, rien ne sauroit ternir vôtre Gloire; vôtre Ville est la Reine du Monde, la *Jérusalem* du Siècle. Venez, contemplés ces Villes superbes, quelles décombres, quel tas de ruine! Reconnaissez la main qui les a frappé. L'Eternel les supporta long tems, mais leurs crimes armèrent son bras. Pour vous, vos Vertus, vos Charitez, vos Aumônes, ont monté au Ciel *come des Parfums de bon odeur* : C'est pourquoi il a jetté les yeux sur vous, il vous a protégé, il a combattu pour vous, fini vos différens, terminé tout à vôtre avantage. Il vous a frappé quelquefois, mais

il vous a frappé dans son amour : *L'Eternel afflige celui qu'il aime.* Il a détourné de dessus vos têtes les Fléaux redoutables, dont il a puni l'Univers : Il vous maintient tranquilles au dedans, en paix au dehors ; il vous donne tout en abondance ; il fait fleurir vos Arts, vos Sciences ; il a établi sur vous des Magistrats sages & pieux. Heureuse Genève, heureuse Genève, qui a *L'Eternel pour son Bouclier.* *Quand tout un Camp se camperoit contre elle, elle ne craindroit point, elle a l'Eternel, elle a l'Eternel.*





## P E N S E É S

*Libres d'un jeune Militaire , rangées par ordre alphabétique.*

### A.

**A.** B. C. Science de bien des Gens, qui s'en croient d'avantage.

**ABUS.** Volins dangereux de la Justice & de la Raïson.

**ACADEMIES.** Sociétés comiques où l'on garde son sérieux.

**ACOUCHEMENT.** Action naturelle, que l'Art a rendue dangereuse.

**AMIS.** Ce seroit trop me vanter, que de dire ce que j'en pense.

**AMITIE.** Sentiment que l'on profane tous les jours.

**AMOUR.** Plaisanterie ou Sotise. Plaisanterie, lorsqu'on adore toutes les Femmes: Sotise, lorsqu'on s'atache de bone foi à une seule.

**ANGLOIS.** Peuple féroce\* , toujours prêt à sacrifier son honneur & son repos, à

---

\* C'est un *François* qui parle, & qui peut être agri par les circonstances presentes.

à un Fantôme de Liberté, qui s'évanouit tous les jours.

APARENCE. Rideau sous lequel on peut faire tout ce qu'on veut, mais qu'il est essentiel de tirer.

ARTIFICE. Monoïe courante.

AUTEURS. De deux fortes : La Vanité des uns révolte : L'Esprit des autres ennuie.

## B.

BATAILLE. Cruelle frénésie de plusieurs, qui s'égorgeant souvent, pour une querelle qui ne leur fait rien.

BERCEAU. Etat dont l'Homme devrait se souvenir dans ses plus grandes Actions : Cela tempérerait son Orgueil.

BETES. Combien j'en vois de figure humaine !

BIEN (le vrai) Est de ne dépendre que de ses Sentimens.

BIENFAIT. Bonheur pour les Gens sensibles : Suplice pour les Ingrats.

BONHEUR. Réalité, dont Dieu laisse aux Home la Chimère, pour leur prouver leur impuissance.

BRAVOURE. Première Vertu du Soldat, dernière de l'Officier.

## C.

**CALCUL.** Chose la plus ennuyeuse & la plus nécessaire.

**CANDEUR.** Signe toujours sûr de la Probité.

**CARACTERE.** C'est se vanter que de parler du sien, quel qu'il soit.

**CHEF.** Home dont il y a souvent à parier, que la Tête est moindre que celles qu'il conduit. Ceci n'est pourtant pas sûr. Je parle peut-être trop d'après ce que j'ai vu.

**CIRCONSTANCES.** Font plus de criminels que la réflexion.

**CITOIEN.** Jadis ce mot signifioit tout ce qu'il y a de plus grand; aujourd'hui il n'annonce, qu'un Home qui paie la taille.

**CLIMAT.** Heureux celui qui vit naître le grand Home, qui en a si bien connu toutes les influences!

**COEUR.** Mot vague, qui entre dans l'Education & qu'on prodigué à tout propos. On parle de son Cœur; on aime de tout son Cœur. Les trois quarts des Gens qui mettent leur Cœur par tout, sont les moins sûrs d'en avoir un. La Reconnoissance & l'Amour m'ont éclairé sur le mien.

**COLERE.** Vice du Tempéramment, pardonnable un instant.

COMEDIE. Prétendue Ecole des Mœurs, qui ne l'est que de l'Esprit.

COMPLIMENT. Ennuieuse Harangue, qui ne prouve rien.

CONVERSATION. Semblable au *Pactole* ; les Pensées font des Grains d'or, qu'on y trouve dans un Torrent de mots.

CREANCIERS. Honêtes Gens qui ont toujours tort & qui enseignent la politesse.

CREDIT. Façon trop ordinaire d'égaliser les Grands, en pillant les petits.

CRIME. C'en est un que de donner ce nom à mille Actions qui ne sont que des Fautes.

*Cruauté.* Vice d'Optique.

## D.

DECISION. Autorité des Sots : L'Homme d'Esprit ne décide que pour lui.

DEPENSE. Qu'on est heureux quand on peut charger le Plaisir de la régler.

DESIRS. Souvent plus que les Plaisirs.

DOUCEUR. Qualité qui embélit toutes les autres, sans laquelle elles ne font rien.

DUEL. Crime nécessaire : Abus des Loix & des Préjugés.

## E.

**ÉCONOMIE.** Vertu que j'ai souvent entendu vanter & dont j'imagine à peu près la nécessité.

**EDUCATION.** Source de Maux & de Biens. On ne réfléchit pas assez sur son importance. La Lecture devrait en être regardée come la partie la plus essentielle.

**ÉFRONTERIE.** Moien de réussir, quand elle est soutenüe de beaucoup d'Esprit. Un éfronté qui en manque, est l'Âne de la Fable, que l'on chasse à coups de Bâton.

**ELOQUENCE.** Abus de la parole. Je n'en conois qu'une vraie, qui me persuade, c'est celle des Procédés.

• **ESPERANCE.** Jolie Marchande de Vent, dont le bon marché fait le débit.

**ESPRIT.** Ressemble à ces Météores, qui égarent les Voïageurs.

**ESTIME.** Sentiment froid dont on ne se contente, que dans les Gens de qui la façon de penser nous est presque égale.

**ÉTONEMENT.** Caractère de l'Esprit foible.

**ÉTOURDI.** Ne l'est pas toujours qui en a l'air.

**ÉTUDE.** Ressource en tous lieux; remède contre tous maux; moien de ne pas régréter la perte du tems.

**ENVIE.** Vice exécration, dont la définition souilleroit ma Plume.

**F.**

**FABLE.** Plus commune & plus nécessaire que l'Histoire.

**FANTASIE.** Règle trop ordinaire de ce qui nous paroît le plus solide.

**FAT.** Animal à mettre dans une Ménagerie, non pas pour sa rareté.

**FATALITÉ.** Sœur du Destin, aussi bête & aussi vieille que lui.

**FEMME.** Être charmant, dont la puissance approche le plus de celle de la Divinité; dont les grâces font passer les défauts & même les vices.

**FIGURE.** Chose sur laquelle il est bien faux de se prévenir; foible avantage sur lequel il est fou de s'enorgueillir.

**FLATEUR.** Homme qui ne cherche à nous élever, que pour être lui même au dessus de nous, en nous donnant un Vice de plus, l'Orgueil.

**FLATERIE.** N'est dangereuse que pour les Sots, à moins qu'elle ne soit donnée par un Homme de beaucoup d'Esprit; car il en faut, calcul fait, deux fois plus pour y résister, que n'en a celui qui flate.

**FLEURS.** Colifichets de la Nature.

**FOLIE.** Ame du Monde.

**FORCE.** ( Du Corps ) Mince avantage qu'on partage avec les Bêtes.

**FORCE** ( d'Esprit ) Don précieux , qui nous distingue entre les Homes.

**FORTUNE.** C'est une Aveugle , qu'il faut conduire.

**FRANCHISE.** Vieille Vertu de nos Aïeux.

**FRANÇOIS.** Peuple aimable , qui a plus de ridicules que de vices , mais qui a de bonnes qualités dans le Cœur.

**FRIVOLE.** Il est heureux de pouvoir l'être. Ces deux mots se succèdent à propos, l'un est l'Épithète de l'autre.

## G.

**GAIETE'.** Source intarissable de tous Biens.

**GENIE.** Etincelle de ce feu divin , que *Prométhée* vola , & qui prouve le plus l'Immortalité de l'Ame.

**GLOIRE.** Chimère qui varie à l'infini.

**GRACES** ( les ) Ne peuvent être définies que par le Sentiment.

**GRANDEUR D'AME.** La véritable est le mépris des Biens & des Maux.

**GRAVITE'.** Triste éfet d'un Sang trop froid.

**GUERRE.** Folie respectable.

**GUERRE CIVILE.** Fureur détestable.

H.

**HABITS.** Distinction pour les Sots.  
**HEROS.** Etre de raison : Home qui fait vaincre ses Passions.

**HEROS.** Tiran, Meurtrier que la Fortune couronne par les mains de la Victoire.

**HISTOIRE.** Archives de la Vanité.

**HOME.** Etre indéfinissable, mais que je crois plutôt porté au mal qu'au bien. Qu'on ne m'en croie cependant pas sur cette définition ; elle peut n'être qu'une conséquence des Evénemens de ma vie.

**HONEUR.** Mot dont la signification est immense & très rarement entendue.

**HUMANITE'.** Foiblesse, misère, orgueil, impuissance.

I.

**JEU.** Supplément à l'Esprit, ou ressource de l'Avarice.

**JEUNESSE.** Saison où les Orages compensent trop les beaux jours.

**ILLUSION.** Reine des Homes.

**IMAGINATION.** Magazin d'extravagances en tous genres.

**IMPORTUNITE'.** Politesse de bien des Gens.

**INDIGNATION.** Sentiment trop comun qu'il faut réprimer.

**INFORTUNE.** Creuset de la Sageffe.

**INFINI.** Ligne immense à laquelle nous ne croions point de bout, parce que nous ne pouvons le découvrir.

**INGRATS.** Espèce de Gens, qu'on est encore trop heureux de faire.

**INGRATITUDE.** Vice horrible, qui naît de l'Orgueil.

**INSTANT.** Terme de nos Plaisirs : Image de nôtre Vie.

**INSTINCT.** Plus sur que la Raison ; la preuve en est partout.

**IRONIE.** Afront le plus sanglant qu'on puisse effuier.

**JUSTICE.** Sa caducité touche au néant.

## L.

**LECTURE.** Bone ; Nourriture de l'Âme : Mauvaise ; Poison de l'Esprit.

**LIBERTÉ.** Bien suprême, qui n'exista que dans le premier Age du Monde.

**LIBERTÉ.** Bien qu'un Sexe charmant nous enlève tous les jours : N'enlève qu'aux Sots.

**LIVRES.** Leur choix fait la preuve & la richesse des Gens de goût.

**LOI NATURELLE.** Baze du Bonheur & de la Probité.

**LOIX.** Choses simples & nécessaires, qu'on rend dangereuses en les embrouillant. Elles sont susceptibles de trop d'interprétations.

**LUMIERES.** Les plus brillantes touchent aux Ténèbres.

## M.

**MAJESTE'.** Chose qu'on fixe plus aisément que le Soleil, & qui est sujette à plus d'Eclipses.

**MAITRE.** Home à qui il est bien difficile de se faire aimer.

**MARIAGE.** Espèce de Loterie où les bons Billets sont bien rares. La Raison & l'Esprit viennent de faire un excellent Livre sur ceux des Protestans.

**MEMOIRE.** Quand on n'a pas le fonds, elle ne donne que l'Esprit des autres.

**MERITE.** Il faut en avoir pour s'y connoître.

**MISERE.** Etat naturel de l'Home.

**MODESTIE.** Vertu des Dupes.

**MOINE.** Home qui promet plus qu'il ne peut tenir.

**MORALE.** Chacun a la sienne : Elle est cependant come la Vérité ; elle est une.

**MORT.** But sur lequel on doit moins s'étourdir que s'aguérir.

## N.

**NAISSANCE.** La haute est un fardeau ; la basse est un sujet d'émulation. Combien de Gens traînent la leur !

**NATURE.** Mère de bien des Ingrats. Trésorinière inépuisable du Philosophe.

**NAUFRAGE.** Il y en a partout.

## O.

**OPINIATRETE'.** Dureté d'Esprit ; qualité qui fait haïr celui qui l'a.

**ORGUEIL.** Vrai Dieu de l'Univers, qui fait tous les jours des miracles ou des sottises.

## P.

**PASSIONS.** Puissances contre lesquelles il faut lutter de bonne heure : Divinités charmantes ou Mégères horribles ; Mirthe ou Aconit ; souvent l'un & l'autre.

**PATIENCE.** Vertu facile à prêcher.

**PAUVRE.** Homme dont le mérite est chose perdue.

**PAUVRETE'.** Malheur de convention, qui est plus à éviter que le Vice. Cette Défini-

tion n'est pas un conseil, mais une vérité.

**PERE.** Home que sa tendresse doit éclairer sur ses devoirs.

**PERFECTION.** Point donc chaque Home se fait une idée chimérique, mais qui ne peut être entrevû par aucun.

**PETITS.** Ce sont les Homes en général. Bigmées, ce sont les grands.

**PEUPLE.** Toujours vile & méprisable. Il y en a bien dans ce qu'on nomme la bonne Compagnie.

**PEUR.** Maladie avec laquelle nous naissons & nous mourons tous, malgré le pouvoir & la vanité.

**PHILOSOPHE.** Home qui fait être heureux par lui même, sans le secours d'aucun bien.

**PHILOSOPHIE.** Ressemble au grand Oeuvre : Bien des Fous la cherchent.

**PLAISIR.** Fantôme qui nous enchante, mais qui fuit, dès que nous voulons le toucher.

**POLITESSE.** Lien général dont on abuse.

**PREJUGES.** Vieux Enemis du Bon Sens, qu'on dit qu'il faut suivre cependant pour en avoir.

**PRETRE.** Home dont les Devoirs sont bien difficiles.

**PREVENTION.** Règle de la plupart de nos

**Jugemens**, je dirois même de tous, si je ne craignois qu'on m'en acusat.

**PROBITE'**. Vertu qui fut précieuse à nos Ancêtres & qui ne fait plus que des Dupes.

**PROJETS**, Mauvais; fort aisés à faire: Bons; difficiles à exécuter.

**PRUDENCE**. Façon de prendre son parti du sens froid, dans tous les événemens: Vertu que rien ne peut déranger. Et où existe cette belle Chimère?

### Q.

**QUERELLE**. Faute, quand on se l'atire; bêtise, quand on ne la prévient pas; & malheur, lorsqu'on n'a pu l'éviter.

**QUESTION**. Chose qu'il est difficile de faire bone.

**QU'IMPORTE**. Mot avec lequel le Sage se console de tout.

### R.

**FAISON**. En parle qui voudra; Dieu me préserve de m'y conoitre.

**RARETE'**. Probité absolument désintéressée.

**REFLEXION**. Triste meuble dont il faut se servir quelques fois.

**REGNER**. Science bien difficile.

**REPONSE**. Chose fort ennuyeuse à faire.

**REPUBLIQUE**. Etat qui ne peut long-tems

éxister , à moins que les divisions intérieures ne cèdent toujours à la Cause comune.

REPUTATION. Dépend du ton , plus que du fond des choses.

RIEN. Etendue de nos Connoissances.

RIME. Entraves de l'Esprit , qu'on ne devroit jamais donner au Sentiment.

RIRE. Mouvement convulsif , qui n'annonce pas toujours la joie.

ROIS. Premiers ou derniers des Homes.

## S.

SAGESSE. La vraie consiste à savoir péter les plaisirs & à les varier à l'infini.

SAINTETE'. Efet de cent mille Ecus, sur lequel on ne trouveroit pas un Sol dans ce Siècle.

SAINT. Etre que je ne conois que de réputation.

SANTE'. Dans la meilleure , il n'y a pas deux à parier contre un que l'on vivra.

SCIENCES. Labirinthe où l'Orgueil nous égare.

SEDITION. En *France* , Feu folet ; Orage en *Angleterre*.

SENTIMENT. La plus précieuse prérogative de l'Home , mais qui en est trop peu conüe.

SIECLE. Jadis ce mot vouloit dire quel-

que chose ; aujourd'hui , Frivolité & lui sont synonymes. Peut-être nos Neveux lui rendront ils sa première signification.

**SOCIÉTÉ**. L'esprit de Société en général n'est qu'un vil intérêt.

**SOUPIR**. Efet délicieux du Sentiment.

**SUPPLICE**. Rien de si humiliant , j'ajoute même de si deshonorant pour l'humanité , que la nécessité des Supplices.

**SIMPATHIE**. Sentiment précieux ; malheur à qui ne le conoit pas.

## T.

**TEMERITÉ**. Action qui prend un plus beau nom , si elle réussit.

**TEMPERAMENT**. Maître & Directeur absolu de l'Ame & du Corps. Cette Définition est mortifiante pour la Vanité , mais , qu'on y réfléchisse , elle est vraie.

**TEMS**. N'est un Vieillard que pour ceux qui le perdent ; c'est toujours un Enfant , pour qui fait l'employer.

**TITRES**. Ne décorent point ; c'est la façon de les mériter. En doner à ceux qui n'en ont point , c'est bêtise ou méchanceté.

**TOURTERELLES**. Tendres Oiseaux , dont bien peu de Gens ont l'esprit d'envier le sort.

**TRANQUILITÉ**. Etat le plus desirable du monde,

monde , lorsqu'il porte sur une parfaite indépendance.

**TRIOMPHE.** Tel a sù le mériter, qui n'auroit sù le refuser.

**TRISTESSE.** Etat cruel, qui existe souvent sans cause, & que je crois dans la nature de l'Home.

V.

**VANITE'.** Fille de l'honneur & de la sottise.

**VENGEANCE.** Sentiment de Vanité, qui ne doit sa force qu'aux circonstances.

**VERS.** La gloire d'en faire de bons, n'en paie pas la peine.

**VERITE'.** Si elle n'est pas la règle de toutes les Actions des Homes, sans exception, elle fera plus de mal que de bien.

**VERTU.** Chose admirable, dont chaque Home se forme une idée particulière, qu'il chérit, mais à laquelle il sacrifie rarement ses Passions.

**VICTOIRE.** Crime que la nécessité change en Vertu.

**VIE.** Tissu de maux & d'ennuis, dont nous avons la sottise de redouter la fin.

**VILLES.** Leur origine vient plutôt des besoins mutuels des Homes, que de leur caractère sociable.

**VIOL.** On devoit admirer un Home,

qui prend la peine de comettre ce crime.

**VOIAGE.** Ne valent que par la réflexion.

**VOLUPTÉ.** La plus séduisante & la plus mal servie de toutes les Déeses. Elle a des Autels & des Parfums différens. Les plus exquis brulent pour le sentiment & sont entretenus par l'Esprit. Il n'y a pas trois Personnes par Siècle , qui sache l'adorer come elle le veut.

### Y.

**YEUX.** Sont la plus noble partie de l'Homme , mais il faut que l'esprit & la fermeté les dirigent.

**YVRAIE.** Celui de l'Evangile est bien comun.

**YVRESSE.** Toutes celles du Plaisir sont dangereuses : Toutes les autres sont deshonorantes

### Z.

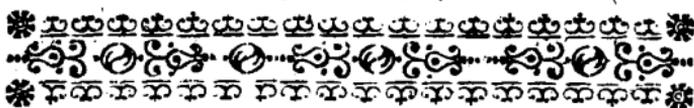
**ZEPHIR.** Ennuieux petit Vent, qu'on trouve par tout.

**ZINGISKAAN.** Orphelin qui doit beaucoup à sa Mère adoptive.

**ZIST & ZEST.** Nôtre Vie se passe entre ces deux mots.

### &c.

**ET CŒTEREA.** Le meilleur de mes Ouvrages.



## REFLEXIONS

### SUR LA SOLITUDE.

**M**ondains voluptueux , qui ne goûtés de plaisirs que dans le grand monde & dans les Compagnies nombreuses , je vous vois frémir au seul terme de Solitude. Quoi ! La Nature entière ne sauroit-elle mériter vos regards & vous obliger de doner quelques momens à la contemplation de ses beautez. Tournez vôte vüe pour un instant , vers cette Grote , qui parée de la simple nature , ornée d'un Lit de Gazon , parfemée de Violettes & de Rosés , invite vos Sens à se reposer en ces Lieux. Mais d'où vous vient ce dégout afreux ? Vous reprenez le chemin de la Ville ; qu'est-ce qui vous y entraine ? Quel charme , quel agrément trouvez-vous dans ce concours confus d'Habitans ! L'Home est né dites vous , pour la Société ; il est vrai ; mais n'est-il né que pour elle ? Ne se doit-il rien à lui même ? Est-ce dans le tumulte du monde , & des passions , qui l'assiégent , qu'il apprendra ses Devoirs ? Jamais un moment recueilli avec soi même , toujourns entouré d'un monde sensuel , apprendra-t'il à se conoitre. Quoi ! Cette seule idée , *Je suis seul* , est

capable d'inspirer de l'ennui. Eh qu'importe? La Nature est avec vous: Elle vous parle, elle vous éclaire; ce délicieux entretien n'est-t'il pas préférable au jargon du monde, & à l'insipide douceur de la Galanterie. Ecoutez ce grand Home *Scipion l'Africain*: *Je ne suis jamais moins seul, disoit-il, qu'étant seul; ni plus occupé que quand je n'ai rien à faire.* Par ces belles paroles, dit *Cicéron*, si dignes d'un Home sage, on voit que *Scipion* ne connoissant point l'oisiveté, employoit son loisir à méditer des projets; & se parlant à lui même, n'avoit pas besoin de Compagnie. Ainsi deux choses qui rendent les autres paresseux, le manque d'occupation & la Solitude, étoient chez lui de forts aiguillons pour le Travail. Oui l'aimable Solitude est préférable à tous les plaisirs bruyans du Monde & de ses Voluptez. C'est dans la Solitude que le Cœur puise cette charmante paix dégagée de soucis & d'inquiétudes, cette Paix fidele compagne de l'Innocence. Mais encor un coup est-ce être seul, que d'être dans la Solide. Non; la Lecture nous fournit un moien efficace pour ne pas tout à fait rompre commerce avec les Homes. Là nous les voions penser, agir, raisonner, entasser sans choix leurs idées les unes sur les autres, ennuyer le public en s'efforçant de lui plaire, errer sans cesse au gré de leurs passions éfrénées. Tran-

quiles Spectateurs, à l'ombre des Forêts, nous nous transportons ainsi sur le théâtre de leurs Imaginations.

*S'élève qui voudra par force ou par adresse  
Jusqu'au sommet glissant des Grandeurs de la Cour,  
Moi je veux, sans quitter mon aimable Séjour,  
Loin du Monde & du bruit rechercher la Sagesse.  
Là sans crainte des Grands, sans faste & sans  
tristesse,*

*Mes Yeux après la nuit verront naître le jour.  
Je verrai les Saisons se suivre tour à tour,  
Et dans un long repos, j'attendrai la vieillesse.  
Ainsi lorsque la Mort viendra rompre le cours  
Des bienheureux momens, qui composoient mes jours,  
Je mourrai chargé d'Ans, inconnu, solitaire.  
Qu'un Home est misérable à l'égard du trépas  
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire  
Il meurt connu de tous, & ne se connoit pas.*

Que de ressources, que d'amusemens, que de plaisirs, font, pour ainsi dire, l'ame de la Campagne ! Qui pourroit croire que l'art pût jamais effacer la simple Nature, & que recherche-t'on dans les arts, si ce n'est une imitation régulière de la belle Nature ? Lorsqu'on la considère avec attention, ne composant qu'un seul corps, dont toutes les parties s'affortissent & se réunissent, quand on ne détache aucun des ornemens de sa parure, l'Art soumis, abaissé, vient humblement ramper

devant elles. Quoi ! parce que ces beautés sont journalières , elles ne sauroient faire aucune impression ! Est-ce penser , est-ce raisonner , est-ce être Home ? Je n'entrerai point dans tous les plaisirs qu'on peut trouver à la Campagne. L'un se plaît à y bâtir des Logemens, l'autre à cultiver son Parterre, à l'orner de Renoncules d'Oeuillets , & d'Anemones, l'autre à faire la Guerre aux Hôtes des Bois , & pour tout dire enfin , chacun cherche des amusemens convenables à ses penchans & à ses goûts. Pour moi , quoiqu'insensible à tout ce qui n'est pas capable de me retracer l'image de ma chère *Eucharis* , que je viens de quitter dans ce Valon , je ne laisserai pas d'en décrire les douceurs. Son idée , toujours présente à mon Esprit , me servira d'*Apollon*... Mais que vois-je , qu'entends-je ! Oh ! Ciel c'est *Eucharis* ! Adieu mes Bois , mon Valon , & mes Prairies : Amusez un Cœur qui n'a point de Passion ; j'aime mieux renoncer à vos délices , que d'étouffer en moi le goût qui m'entraîne.





## LIVRES NOUVEAUX.

**L** E SIMBOLE *des Ages de la Vie humaine*  
*dans les IV. Saisons. Poème par le R. P.*  
*Ant. Fr. MONTEGUT de la Compagnie de Jé-*  
*sus. A Pamiers 1756.*

Ce Poème est divisé en 4. Chants. Il y règne une Morale d'autant plus belle, qu'elle naît naturellement de l'Allégorie. Voici quelques endroits du 1er Chant, qui pourront donner à nos Lecteurs une idée de cette Brochure.

Père des Jours sereins, tout cède à votre Empire,  
 Nous tenons de vos Dons le Feuillage & les Fleurs,  
 Vous parfumés les Aïrs des plus douces odeurs ;  
 Les Gazons desséchés près de vous reverdissent  
 Et pour vous obéir, nos Vergers s'embéllissent

.....  
 L'émail des Fleurs en proie aux Papillons légers,  
 Les Danses, les Chançons des folâtres Bergers,  
 Qui mêlent à leurs Jeux d'inocens Artifices,  
*Printems*, de votre Règne anoncent les prémices.  
 Que nous serions heureux si vous règniez toujours !  
 Mais contre votre Empire, & celui des beaux Jours,  
 Les funestes Vapeurs des tristes Mârcages  
 Enfanteront bientôt ces terribles Orages,

Qui de deuil & d'éfroi remplissent l'Univers.  
 Sur le fein de la Terre & l'abime des Mers ,  
 Soudain la Foudre gronde, éclate, & nous présente,  
 Au milieu des Eclairs , une Nuit menaçante.  
 De cette Ombre , la Grêle , augmentant les horreurs ,  
 Fait périr, dans les Champs, l'espoir des Laboureurs.  
 A ce ravage affreux , souvent , avec furie ,  
 Succède à Flots pressés un Déluge de pluie ,  
 Et des Torrens grossis le Cours impétueux  
 Entraîne , avec les Fleurs , le Jonc marécageux.  
 Après un vain Combats , ébranlés & sans force ,  
 Les Chênes dépouillés de Feuillage & d'Écorce  
 Cèdent au double éfort , & des Vents & des Eaux,  
 A peine les Bergers ramenant leurs Troupeaux,  
 D'un Toit couvert de chaume ont-ils gagné l'Azile.  
 Qu'ils redoutent encor un abri si fragile :  
 L'Onde les y poursuit & les force à chercher ,  
 Pour unique séjour la Cime d'un Rocher.

Voici l'aplication morale du Printems à  
 la Jeunesse.

L'Home dans son Printems, vrai Miroir des douleurs,  
 Voit à peine le jour, qui vient pour lui d'éclorre ,  
 Qu'il nage dans les pleurs de sa première Aurore :  
 Par des cris enfantins , sa Voix , dès le Berceau ,  
 L'avertit que la Vie est un pesant fardeau.  
 Presque à la fois saisi de joie & de tristesse ,  
 Sans le conoitre , il sent le poids de sa foiblesse :  
 Son Oeil morne , ou ferein , calme , ou rempli  
 d'éfroi ,

Anoncé le penchant qui lui done la Loi.  
 Bientôt la Volupté qui l'attend pour Victime,  
 Par un Sentier de Fleurs l'engage dans le Crime ;  
 Et les coupables fruits de sa témérité,  
 Altèrent de ses Mœurs la pure intégrité.  
 Jusques dans son travail , Ami de la Pareffe,  
 Il s'endort dans les bras de l'oisive Moleste :  
 Indigne des efforts qu'exige un vrai savoir,  
 Il se plie en rebelle à la Loi du Devoir.  
 Jouët des Passions , en proie à leurs Orages,  
 Il compte alors ses jours par autant de Naufrages.

**C**HOIX de petites Pièces du Théâtre Anglois,  
 traduites des Originaux &c. 2. Vol.

M. Patu , qui , conjointement avec M. Portelance , a doné au Théâtre François une petite Pièce applaudie , intitulée les *Adieux du Goût* , est l'Auteur du Recueil que nous anonçons. Ce Choix fait honeur à son Discernement , & l'on doit lui être obligé d'avoir mis en François des Morceaux , qui renferment une Morale des plus ingénieuses. Les 2. premières Scènes de LA BOUTIQUE DU BIJOUTIER , que l'on transcrira ici , sufiront pour faire conoitre la nature de ces Pièces :

• SCENE. I.

LE BIJOUTIER , seul dans son Comptoir,  
 regardant ses Livres..

Il me semble que j'ai fait aujourd'hui une

affés bonne journée. Une Montre d'or 35. Guinées. Voions un peu à combien elle me revenoit. (*Il parcourt ses Registres*) M'y voici. Prêté à *Miladi Bassette* 18. Guinées sur sa Montre : Fort bien. Elle est morte sans la retirer.... Un Cabaret de vieille Porcelaine, 5. Liv. Sterlings : *Acheté d'un Brocanteur* 5. *Chelings* : Bon... Une Coquille curieuse, pour faire une Tabatière, 2. Guinées : *Acheté d'un pauvre Pêcheur un demi Sol*. Si je n'avois fait cette Coquille que 6. Sols, persone n'auroit voulu l'acheter. Tant mieux. Graces aux folies & à l'extravagance du Genre-Humain, je crois qu'avec ces Joujoux d'Enfans & ces Misères dorées, je me ferai bientôt un joli état sur le Pavé de *Londres*. Le monde est tellement tourné vers la bagatelle, qu'on n'y estime que des bagatelles. Les Homes aujourd'hui ne lisent que des bagatelles, ne s'amusent que de bagatelles, ne disputent que sur des bagatelles. Un Home colifichet est préféré par les Femmes ; une Femme bagatelle est admirée par les Homes. Que dis-je ? Come s'il n'y avoit pas encore affés de vraies bagatelles, on tourne en bagatelles les choses les plus sérieuses : On se jöie du Tems, de la Santé, de l'Argent, de la Réputation, come de franchises bagatelles : La Probité est devenue une bagatelle, la Conscience une bagatelle,

L'Honneur une pure bagatelle, la Religion enfin, la plus grande bagatelle encore de toutes.

SCENE II.

LE BIJOUTIER, DORANTE, CLOE',  
ELIANTE.

LE BIJOUTIER *se levant.*

Monfieur, vôtre très humble Serviteur.  
Qu'y a-t-il pour vôtre service ?

DORANTE.

Vôtre Valet, Monfieur, Vous voïés que je  
vous amène pratique.

LE BIJOUTIER.

Vous êtes trop bon, Monfieur. De quoi  
ces Dames veulent elles bien avoir befoin ?

ELIANTE.

Veulent-elles bien avoir befoin !.... J'i-  
magine, Monfieur, qu'il est fort rare qu'on  
veuille bien avoir befoin de quelque chose  
que ce puiſſe être.

LE BIJOUTIER.

Mon Dieu, Madame, excufés moi. J'i-  
magine toujours, quand je vois entrer  
quelqu'un dans une Boutique de Bijoux, que  
c'est pour quelque chose dont-il est bien aisé  
de manquer.

CLOE'.

Voilà un Miroir tout à fait joli. De

grace, Monsieur, combien le faites vous ?

LE BIJOUTIER.

Ce Miroir, Madame, est le plus beau qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Une Coquette peut y voir sa Vanité ; une Prude son Hypocrisie ; bien des Femmes y voient plus de Beauté que de Modestie ; plus de Grimaces que de Graces ; plus d'Esprit que de Bon-Sens...

ELIANTE.

Le voilà qui comence.

LE BIJOUTIER.

Si un Petit-Maitre achetoit ce Miroir & se regardoit dedans avec attention, il y pourroit voir sa Sotise, presque aussi tôt que sa Parure. Bien des Gens, il est vrai, ne peuvent y voir leur Générosité, d'autres leur Charité ; cependant la Glace en est très bonne. Plusieurs de nos Messieurs du bel air n'y aperçoivent point leurs bones Mœurs ; plusieurs Eclésiastiques n'y voient point leur Religion ; cependant la Glace est admirable. Enfin, quoique bien des Filles qui passent pour Vierges, ne s'y voient pas telles, cela n'empêche pas, come vous pouvés le croire, que la Glace ne soit merveilleuse.

CLOE'.

Fort bien, Monsieur ; mais je ne vous  
en

en ai pas demandé les Vertus , je n'en demande que le Prix.

LE BIJOUTIER,

Il étoit nécessaire , Madame , que je vous en disse les Qualités , pour vous empêcher de le trouver trop cher. Au dernier mot , il est de 5. Guinées : A mon avis , pour un Miroir si rare , ce n'est qu'une bagatelle.

CLOE'.

Bon Dieu ! Je tremble de m'y regarder : Je crains qu'il ne me montre mes défauts plus que je ne me soucie d'en voir.

ELIANTE.

Je vous prie , Monsieur , quel peut-être l'usage de ce petit Extrait de Bijoux , que j'aperçois là ?

LE BIJOUTIER.

Cette petite boîte , Madame ! Je puis d'abord vous dire , que c'est une très grande curiosité , car c'est la plus petite boîte que l'on ait jamais vüe en *Angleterre*.

ELIANTE.

Sur ce pié là , vous feriez mieux de l'appeler une très petite curiosité.

LE BIJOUTIER.

Vous pensez juste , Madame : Cependant le croiriez vous ? Dans cette petite boîte , regardés la bien , un Courtisan peut mettre toute sa Sincérité ; un Avocat renfermer

toute sa Probité ; un Poëte entasser tout son Argent.

CLOE'.

Voici une belle Lunette. Je pense, Madame, que cela doit être fort amusant à la Campagne.

LE BIJOUTIER.

Oh ! Madame ; c'est la chose du monde la plus utile & la plus agréable , soit à la Ville, soit à la Campagne. Telle est la nature de ce Verre, ( mille pardons de mon impertinace , si je prétens vous apprendre ce que vous savés sans doute aussi bien que moi ) si vous regardés par ce bout, vous agrandissés les objets, vous les rapprochés, vous les discernés clairement. Tournés maintenant & regardés par l'autre, voies vous come les objets sont diminués, éloignés, rendus presque imperceptibles ? C'est par ce bout, Madame, que nous jettons l'oeil sur nos propres défauts ; mais lorsqu'on veut examiner ceux d'autrui, on a toûjours soin de retourner la Lunette. Par ce bout, l'on voit ordinairement tous les Bienfaits, les Dons, les Avantages que l'on reçoit des autres, en quelque tems que ce soit ; mais s'il arrive jamais qu'il en émane de nous, oh ! pour lors, nous regardons par celui-ci, & nous sommes sûrs de les voir dans toute leur grandeur. Par le moien de ce Verre,

nous obscurcissions avec envie, nous rapetifions avec plaisir la Beauté, le Mérite de tout ce qui nous environne; mais en regardant par l'autre, nous nous careffons nous mêmes, en voiant nos rares Qualités, dans leur aspect le plus avantageux.

CLOE'.

Coment donc, Monsieur! Vous êtes, je pense, une nouvelle espèce de Satirique, ou plutôt de Prédicateur... Châque Bijou vous sert de Texte, pour vous étendre allégoriquement sur les vices & sur les ridicules du Genre-Humain.

LE BIJOUTIER.

A merveille, Madame, à merveille! Très obligé de la comparaison. On peut réellement m'appeller Prédicateur, & dans ma façon je me flate de n'en être pas un mauvais. Je prens beaucoup de plaisir à ma vocation & je ne suis jamais plus ravi, que de me voir une pleine Assemblée. Cependant il m'arrive bien des fois, ce qui arrive de même à mes autres Confrères; les Gens ont la bonté d'emporter mon Texte, mais ils ne songent pas plus au Sermon, que s'il n'y en avoit point eû.

ELIANTE.

Cela est juste, Monsieur, lorsqu'un Texte en dit plus que tout le Sermon: Ils se conduisent très sagement.

Les autres Pièces qui composent le 1er. Vol. de ce Recueil sont ; LE ROI ET LE MEUNIER & l'Aveugle de BETHNAL-GREEN: Elles sont toutes 3. dans le même genre & de la Composition de M. DODSLEY. Il est terminé par une petite Comédie burlesque intitulée LE DIABLE A QUATRE OU LES FEMMES METAMORPHOSE'ES.

Le 2me. Volume contient l'OPERA DU GUEUX avec la Farce COMMENT L'APPELLES VOUS? Toutes deux du fameux GAY, l'Ami de POPE & du Docteur SWIF.

**L**A COQUETTE CORRIGÉE.  
*Nouvelle Comédie en Vers & en V. Actes, par Mr. DE LA NOUE.* Cette Pièce, fort applaudie à Paris, où elle a été représentée depuis peu, nous paroît effectivement mériter beaucoup d'Eloges. Il y règne autant de Sentiment que d'Esprit. Les Caractères en sont bien frappés & leur contraste doit produire un effet surprenant sur les Lecteurs ou les Spectateurs. Les Persones qui lisent avec fruit, trouveront dans cette Comédie d'excellentes Leçons Morales en plusieurs genres, & les Enemis les plus déclarés des Morceaux de Théâtre,

tre,

tre, ne pourront s'empêcher de convenir, que celui ci peut-être très utile aux Mœurs & contribuer à corriger non seulement divers Ridicules, mais même des Vices essentiels.

ORPHISE & CLITANDRE, qui ouvrent la Iere Scène, sont des Modèles de Sentimens. La première est une Tante estimable, qui met tous ses soins à corriger l'envie démesurée de plaire & l'étourderie de sa Nièce, car l'Epithète de *Coquette*, que l'Auteur lui donne, ne désigne ici rien de plus. Elle souhaite de la fixer véritablement à un Homme raisonnable & cherche, pour y réussir, à piquer sa vanité & à exciter sa jalousie. Pour cet effet, elle feint que *Clitandre* a du goût pour elle. *Julie*, c'est le nom de la Nièce, ne peut soutenir l'idée que quelqu'un donne la préférence à sa Tante, & lui refuse à elle même ses hommages. Elle écrit une Lettre à *Clitandre*, où elle le badine sur son prétendu amour & l'avertit de faire provision de bones raisons, pour justifier son éloignement pour les Nièces & son goût déterminé pour les Tantes. Cette Lettre fait le sujet de la première Scène. *Clitandre* la comunique à *Orphise*, qui en paroît charmée & prend de la occasion de faire ainsi l'éloge de *Clitandre*.

*Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter.*

*Clitandre, j'aime en vous cet heureux caractère.*

Qui vous rend à la fois agréable & sincère ;  
 Cet Esprit dont le ton plaît à tous les états ;  
 Que la Science éclaire & ne surcharge pas ;  
 Dont l'effort libre & pur parcourant chaque espace ;  
 Badine avec justesse & raisonne avec grace. . . .

Le modeste *Clitandre*, l'arrête au milieu de ces louanges, en lui demandant de l'éclaircir sur la Lettre qu'elle vient de lire. *Orphise* lui répond que c'est un coup de son adresse & qu'elle le prie de lui aider à corriger *Julie*. Eh! Coment, lui demande *Clitandre*? Il faut, replique-t-elle que vous l'aimiez. Je vous garantis qu'elle vous paiera d'un tendre retour. Il se récrie sur les dispositions de *Julie*, dont le Cœur n'est pas fait pour le Sentiment: *Orphise* est obligée de convenir, que sa *Nièce* voudroit,

*Envahir tous les Cœurs, briller sans concurrence,  
 Désirer enfin sa Beauté qu'on encense.*

Ce n'est pas par humeur, ajoute-t-elle, que je l'accuse ici :

*Je l'aime & je voudrois assurer son bonheur.  
 Quand son Epoux mourut, victime de mon zèle,  
 Retraite, Amis, Maison, je quitai tout pour elle,  
 Je n'ai point revêtu l'air farouche & grondeur,  
 Ni d'une surveillante affecté la rigueur ;  
 Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe.*

*Elle ne voit en moi que sa plus tendre Amie :  
 Sous ce titre , en tous lieux , j'accompagne ses pas ;  
 J'écarte les dangers , je préviens les éclats.  
 Ne pouvant l'arrêter , je la suis. Ma prudence  
 Préside à sa conduite , en bannit l'indécence ;  
 Et toujours occupée à régler ses desirs ,  
 Je paroïs seulement partager ses plaisirs.*

Mais , dit *Clitandre* , surquoi fondés vous  
 vôtre espoir ? C'est , répond *Orphise* , sur la  
 conoissance du Caractère de ma Niece :

*J'ai toujours remarqué que sa grande folie  
 Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix ,  
 Que d'asservir les Cœurs soumis à d'autres Loix.  
 Un Amant , quel qu'il soit , la trouvera rebelle ,  
 Mais , qu'il en aime un autre , il sera digne d'elle,*

.....  
*Pour fixer ses regards sur ce que vous vales ,  
 J'ai dit que vous aimés , mais que vos Feux voilés ,  
 Remplissant tous les Vœux d'une Amante sincère ,  
 Couvroient vôtre bonheur des ombres du mystère ;  
 Que je la désois de troubler vos plaisirs ,  
 Quoiqu'elle vit souvent l'objet de vos desirs.*

Ses soupçons , ajoute-t-elle , sont tombés  
 sur moi : J'ai aidé à les augmenter & c'est  
 ce qui a produit la Lettre que vous avés re-  
 çue. *Orphise* continue ensuite à presser *Clitan-  
 dre* de féconder le projet qu'elle a formé : El-  
 le s'exprime ainsi :

Vous le savez, Julie étincelle de charmes :  
 La Nature a versé sur elle avec plaisir  
 Cent Dons que la Fortune a pris soin d'embellir.  
 L'abus de tant d'Apas tous deux nous inquiète ;  
 Mais, qu'elle aime une fois, & la voilà parfaite  
 Un véritable amour au sein de la Vertu  
 Va fixer pour jamais son Cœur trop combattu.  
 Ces mêmes Qualités qui causent nôtre Flame  
 Un bonête Home aimé les transmet dans nôtre Aîné.  
 De mille sots amours son Cœur s'est garanti ;  
 Sans le vôtre, comment peut-il être assorti ?  
 Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire ?  
 Son sort est de plier sous un digne Adversaire ;  
 Et le mien est de voir heureux & réuni  
 Ce que j'ai de plus cher, ma Nièce & mon Ami.

Clitandre, qui sent au fond de son Cœur  
 un goût très vif pour Julie, cède d'autant  
 plus volontiers aux instances flatteuses de la  
 Tante. Celle-ci fort & Erasfe, l'un des Ado-  
 rateurs de la Coquette, paroît sur la Scène,  
 extrêmement irrité contre sa Maitresse : Il  
 vient, dit-il, abjurer son amour & l'acabler  
 des plus sanglans reproches. Clitandre l'ex-  
 horte à se moderer & à chercher plutôt à se  
 consoler auprès de Lucile. Erasfe lui fait  
 voir, pour réponse, un Billet de Julie à Lu-  
 cile, conçu en ces termes :

„ De grace, Madame, débarassés moi  
 „ d'Erasfe. L'ommage qu'il s'avise de me

„ rendre afflige vôtre Amour propre, fans  
 „ flater le mien... Il m'a menacé de retour-  
 „ ner à vous : Soies , je vous prie , affés ge-  
 „ nereuse pour ne point me le renvoyer.

*Clitandre* continue à lui doner le sage con-  
 seil d'oublier la volage & de se taire. Non ,  
 s'écrie *Erasle*,

*Je cours dans vingt Maisons, des plus vives couleurs  
 Peindre sa fausseté, ses travers , ses noirceurs ;  
 Et livrant au Public l'Esprit dont elle brille ,  
 J'imprime ses Billees & je les apostille...*

*Clitandre* l'interrompt par ces beaux Vers,  
 qui renferment une Morale des plus épurées  
 & des plus judicieuses :

*Ton dépit , ton couroux n'est encor qu'imprudens ,  
 Il devient criminel si tu vas plus avant.  
 Tu cherchas à lui plaire & tu plus à Julie ;  
 Ne fut-ce que deux jours - elle fut ton Amie :  
 Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi  
 Sous le Sceau le plus saint fut comis à ta foi.*

.....  
*Laiissons le Petit-Maitre & l'impudent Cynique  
 S'abreuver de scandale & vivre de critique ;  
 Et sans frein , sans pudeur , déchirer de leurs traits  
 Celles dont ils n'ont pû profaner les Atraits.  
 Laiissons cette Vermine orgueilleuse & sans Ame ,  
 Se parer des débris de l'Honneur d'une Femme.*

*Le bruit est pour un Fat , la plainte pour un Sot.  
L'Honête Home trompé s'éloigné & ne dit mot.*

Un troisième Amant de *Julie* survient. C'est un vieux Comte , que l'Auteur annonce come une mauvaise Copie d'un mauvais Plaisant & qui parle en conséquence. Un jeune Marquis , Neveu de ce Comte , arrive ensuite & se montre aussi fat que son Oncle paroît sot. Après quelques vains propos de part & d'autre , *Erasme* les quite. Le Comte va faire sa Cour à *Julie* , dont il se flatte d'être aimé. Le Marquis reste seul avec *Clitandre* , dont il est le parfait contraste : Il met sa gloire à former , ou plutôt à égarer les jeunes Femmes qui entrent dans le Monde , & il se propose , dit-il , de conduire *Julie* à sa perfection : Voici come il se peint lui même :

*Mon étude d'abord est d'armer une Belle  
Contre cent Préjugés dont on les enforcelle.  
Ces Noms tant répétés de décence & de mœurs ,  
En moins de deux Leçons s'effacent de leurs Cœurs.  
Je les livre à la soif de briller & de plaire :  
Elles aiment le bruit ; oh ! je leur en fais faire.  
Une Scène bruiante amène un autre éclat :  
Tantôt c'est un caprice & tantôt un combat.  
On noircit , on caresse , on brouille , on racomode ;  
Et livré aux devoirs d'une Femme à la mode ,*

*Toujours dans les plaisirs, on se fait une Loi,  
De braver le Public & de vivre pour soi.*

*Julie* arrive accompagnée du Comte. Elle dit au Marquis, qu'elle va sortir & qu'elle ne veut pas épuiser la fleurette de son Oncle. En s'en allant, elle donne la main au Comte & au Marquis & fait la révérence à *Clitandre*, après l'avoir honoré de plusieurs regards expressifs, sans lui dire une parole.

*Clitandre* se disposant à se retirer aussi, est arrêté par *Rosette*, Suivante de *Julie*. Elle le prie d'attendre sa Maitresse, qui veut l'entretenir. Il répond qu'il n'en a pas le tems, & lui remet la Lettre qu'il en a reçue, pour la lui rendre. *Rosette* est extrêmement surprise de cet excès d'indifférence. Elle termine seule le Ier. Acte, en disant

*Oui, oui, c'est là le ton de ces Gens raisonnables,  
De ces Gens qu'on estime: Oh! Qu'ils sont haïssables!*

.....  
*Puisse-t-on accueillir de la même façon,  
Toute Femme qui veut tater de la Raison.*

*Julie* comence le II. Acte avec *Rosette*. Elle est également étonnée & piquée de ce que *Clitandre* lui a renvoïé son Billet. Mais, dit-elle,

*Soit Caprice ou Raison, sa Conquête me tente:  
Je veux pour quelques jours l'emprunter à ma Tante.*

*Orphise* entre , & dit en badinant à sa *Nièce* , d'aller régner , qu'une nombreuse Cour l'atend. *Julie* , en sortant répond , sur le meme ton badin , que ses triomphes sont brillans & nombreux , mais qu'*Orphise* aime à cacher les siens & a la modestie de se contenter de régner sur un Cœur seul.

*Orphise* s'aplaudit du succès de son innocente ruse. *Clitandre* la joint : Elle l'exhorte à continuer auprès de sa *Nièce* , come il a comencé. *Rosette* vient prier *Orphise* , de la part de sa Maitresse , d'aller joindre la Compagnie , dont elle peint l'arrangement , par cette description singulière :

*Les Parties ,*

*Dans les règles de l'Art viennent d'être assorties.*  
*A l'ombre d'un faux jour , les Belles , par nos joins ,*  
*De leurs jeunes Atraits n'ont que de vieux Témoin :*  
*Les Laides , au contraire , en face des Croisées ,*  
*Aux jeunes Etourdis sont toutes opposées :*  
*Les Amans dos à dos , aux deux bouts du Logis*  
*Ne peuvent s'entrevoir sans un Torticolis.*  
*Pour Madame , elle a pris , après mainte éprigramme ,*  
*Deux Seigneurs des mieux faits & la plus laide*  
*Femine.*

*Elle a bien mieux encor signalé son savoir ;*  
*Du magique reflet calculant le pouvoir ,*  
*Elle a si prudemment distribué les places ,*  
*Que nul Oeil féminin n'a l'usage des Glaces ;*  
*Tandis que par l'effet du même arrangement ,*

Juillet 1756.

67

*Elle est vüe & se voit dans tout l'Apartment.*

Le Comte arrive & *Rosette* l'avertit qu'on l'attend. Il la suit en disant à *Orphise* :

*J'aurois à vous parler d'une Affaire importante ;  
Mais quand la Nièce attend on peut quitter la Tante*

*Orphise* cède la place à *Julie*, qu'elle voit paroître, & la laisse seule avec *Clitandre*.

Le début de cette Scène est un peu vif & *Julie* y fait voir plus d'étourderie que de manège. D'abord elle fait à *Clitandre* un doux reproche. Elle lui dit qu'elle a quitte exprès sa Partie pour venir lui parler & qu'elle a fait prendre son Jeu à l'un de ses Rivaux. *Clitandre* lui répond que n'aimant pas, il ne connoit point de Rivaux. Ah ! lui dit *Julie* ;

*Vous voulés m'adorer sans que j'en sache rien ;*

*Eh ! Cessez d'affecter ce modeste m'untien.*

*Vous m'ainés : Tout est dit. Eh bien, mon cher  
Clitandre,*

*D'honneur, c'est un avou que je brulois d'entendre.*

CLITANDRE.

*Tout est dit. Permettez...*

JULIE.

*Allons regardés moi. . . .*

*Je le veux.*

CLITANDRE.

*Volontiers.*

JULIE.

*Eh, bien donc ?*

CLITANDRE.

*Je vous voit.*

JULIE.

*Est-ce tout ?*

CLITANDRE.

*Les beaux Yeux ! La charmante Figure !*

JULIE.

*Fort bien, continués.*

CLITANDRE.

Eh *Tout est dit je vous jure.*

.....  
 .....  
 Clitandre demande à Julie ce que c'est que  
 l'Amour ? L'amour, dit-elle, est,

*Tel que nous le sentons, convenance de goût,  
 Union d'agrémens, habitude amusante,  
 Qu'un caprice détruit & qu'un coup d'œil enfante;  
 Le ressort, le lien de la Société,  
 Qui d'objets en objets voltige en liberté,  
 Qui pour briller au jour a quitté les Ruelles,  
 Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses Ailes.*

Clitandre s'écrie :

*Quoi ! Vous croiés que l'amour soit cela ?*

Oui,

Oui, replique-t-elle, c'est celui que nous conoissons. Quel est le vôtre ?

... *Le mien, dit-il, toujours mal défini,  
Se dérobe au Discours, ne peut qu'être jenté.*

JULIE.

*Ab! Vous m'allés vanter cet Etre surané  
De mystères, de pleurs, d'ennuis environé;  
Ce Tiran des plaisirs de nos antiques Belles,  
Pour qui s'étoit trop peu d'être dix Ans fidèles.*

Clitandre ne peut s'empêcher de témoigner à Julie la pitié qu'il ressent pour elle ; car enfin, pourfuit-il, quel est ce bonheur que vous vénés de peindre ?

*Examinés sa source & pesés sa valeur ;  
Il est dans votre Tête & non dans voire Cœur.  
Oui, ces empressements, cette ardeur pétulante,  
Qui d'objets en objets, vous chasse & vous tourmente,  
Ces agitations, ce fracas, ces efforts,  
Où tous vos Sens entiers se jettent au dehors,  
N'est d'un Esprit mal-sain, qu'une Fièvre inquiète,  
Toujours plus alterée & jamais satisfaite :  
Au milieu des travers, des écarts, des éclats,  
Vous cherchès les plaisirs ; les plaisirs n'y sont pas.  
Pourquoi courir si loin ? L'indulgente Nature,  
Les a mis près de vous dans leur juste mesure ;  
Mais vous ne rencontrés que leur masque trompeur  
Quand vous chargés l'Esprit des intérêts du Cœur.*

.....

*Ab ! descendès un peu dans le Cœur d'une Femme ,  
Et jugés quel plaisir doit enivrer son Ame ,  
Quand d'un Cercle brillant, les vœux & les regards  
Sur elle concentrés tombent de toutes parts ;  
Quand sur mille Témoin's de sa toute puissance  
Elle verse l'Amour , le Dépit , l'Espérance !  
Elle parle ; l'éloge aussi-tôt rétentit ;  
Elle jette un coup d'œil ; on espère , on palit :  
Autour d'elle à son gré tout s'émeut , tout s'arrête ;  
Elle forme un Orage & calme une Tempête.  
De mille Passions elle excite les Flots :  
Tous les Cœurs sont troublés ; le sien reste en repos.*

Le Comte, suivi du Marquis, arrive dans ce moment. Piqué de trouver *Julie* tête à tête avec *Clitandre* , il s'emporte contre elle. Le Marquis lui demande ce qu'on lui a fait pour crier de la sorte. Le plus d'aimable tour, réplique-t-il ;

*J'arrive ; En minaudant la perfide m'appelle ;  
Cher Comte , je reviens , prenez mon jeu , dit-elle ;  
Je le prens come un Sot , & pendant ce tems là ,  
On vient faire l'amour à Monsieur que voilà.*

Le Neveu applaudit à cette gentillesse & l'Oncle furieux , se retire pour ne plus revénir.

Le Marquis félicite *Julie* de ses progrès.

Il ajoute que *Clitandre* est encore un peu neuf & que pour le rendre plus digne d'elle, il veut le présenter à la Présidente, qui aura soin de le former. *Julie* lui répond qu'il doit laisser ce projet; que *Clitandre* adore à la vieille manière une Belle qui l'attend. Le Marquis sort d'un côté & *Julie* de l'autre: Elle oblige *Clitandre* de la suivre & de lui donner la main.

ORPHISE ouvre le III. Acte avec CLITANDRE, qui la prie de ne plus l'exposer à perdre son repos. Avec les dispositions qu'il sent pour sa Nièce, il n'est pas, dit-il, d'un Homme prudent de risquer tout pour rien. *Orphise* l'assure que leur projet est en chemin de réussir & l'encourage à persévérer. Aidés moi donc, dit *Clitandre*. Oui, répond *Orphise*:

. . . . . C'est à quoi je m'apprête  
 Tourmentés bien son Cœur, j'ataquerai sa Tête,  
 Servons nous de son Art: En bute à nos complots,  
 Il ne faut pas qu'elle ait un moment de repos.  
 Critiqués, exigés, fatigués sa souplesse.  
 De notre Himen prochain écrivons sa tendresse:  
 C'est un puissant mobile, & son Cœur est à nous,  
 Si nous venons à bout de le rendre jaloux.

*Julie* survient & sa Tante joue l'embaras. La première en est la dupe & déguisant son dépit, sous un air d'ironie, elle avertit Or-

*phise* de prendre garde qu'un *Objet* nouveau ne lui enlève le Cœur de *Clitandre*, ajoutant que ce Cœur est vraiment un trésor :

*Oui ma chère Julie,*

Repliquè *Orphise* en la quittant ,

*Pour l'amour de ta Tante aime le, je t'en prie.*

*Julie* piquée dit à *Clitandre*

*Pour l'amour de ma Tante, il faut donc vous aimer.*

Il en convient & n'épargne rien dans cette Scène pour augmenter la jalousie de *Julie*, en faisant l'éloge d'*Orphise*. Elle de son côté met en usage tout son art pour subjuguèr *Clitandre*. Le Marquis, qui les a épiés, les aborde en éclatant de rire. *Clitandre* paie sa fatuité d'une juste ironie : En s'en allant, il dit à *Julie*

*On peut vous adorer, mais vous aimer jamais ;*

*C'est là le résultat, je crois, de vos usages,*

*C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages :*

*C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,*

*Lès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.*

Pour micux égarer *Julie*, le Marquis veut l'engager à aider à brouiller *Danis* avec sa Femme, en lui donant *Florise*, il lui propose en même tems de rompre avec sa Tante, qu'il traite de Gouvernante facheuse. *Julie* y sent de la répugnance. Le Marquis lui reprocha

alors sa pusillanimité & lui dit qu'avez vous fait jusqu'ici,

*Qui puisse parmi nous vous faire respecter ?  
 Quelques Discours malins... qu'on n'ose plus citer ;  
 Les Billets mal faisans , d'inocentes ruptures  
 Des traits demi méchans, quelques noirceurs obscures ;  
 Du bruit tant qu'on en veut , point de faits , du  
 jargon :*

*C'est bien ainsi vraiment que l'on se fait un Nom !  
 Décidés vous , vous dis-je , ou je vous abandonne.*

Julie lui répond qu'elle ne peut se résoudre à quitter une Tante si complaisante & si bonne ; que ce seroit se donner un travers. Tant mieux , replique le Marquis.

*Sachez , quoi qu'on en glose ,  
 Qu'un travers est , Madame , une fort bonne chose.  
 En Etre indépendant ne vivre que pour soi ,  
 Du Vulgaire idiot se soumettre à la Loi ,  
 Braver également la louange & le blâme ,  
 C'est étendre à bon droit les ressorts de son Ame.*

Elle ne se rend pas & témoigne qu'elle ne fauroit renoncer à l'estime. Son Maître d'impertinence & de méchanceté le trouve fort mauvais. Il la quite en la menaçant de lui donner malgré elle un travers beaucoup plus grand, que celui qu'elle craint , si elle n'est à l'avenir plus docile à ses leçons. Julie en est piquée & dans son Monologue qui termi-

ne le III. Acte, elle paroît disposée à réfléchir & laisse entrevoir que ses écarts sont moins l'effet d'un Caractère décidé, que d'une Jeunesse inconsidérée & de la contagion de l'exemple.

*Julie* comence le IV. Acte avec *Rosette*, qui la voyant de mauvaise humeur lui en demande la raison. Sa Maitresse lui répond, qu'elle vient de réfléchir pour la première fois, qu'elle en est redevable à ce maudit *Clitandre*, dont l'idée la poursuit désagréablement; qu'elle ne veut plus en entendre parler. Mais ma Tante, dis-tu, veux mentrettenir d'une Affaire importante: C'est sans doute au sujet de cet Home: Je le lui rens volontiers.

*Orphise* entre. Après que *Rosette* est sortie, elle témoigne à sa Nièce qu'elle craint de l'affliger. Pourquoi donc, interrompt *Julie*? Je viens, reprend *Orphise* te déclarer avec bien du regret, qu'il faut nous séparer. *Julie* en paroît alarmée & la prie de lui apprendre qui la porte à cette rupture. *Orphise* replique qu'elle va se marier. Cet aveu redouble la surprise de sa Nièce, qui la plaint de se doner un Maitre. Non, dit *Orphise*, j'ai mieux choisi:

*J'ai le bonheur de prendre un Soutien, un Ami,  
Un Cœur noble, sensible, un Esprit doux, asable,  
Que beaucoup de Raison ne rend pas moins aimable,  
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné;*

*Qui, content de l'état auquel il s'est borné,  
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,  
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence.  
Un Homme rare enfin ; toi même assurément,  
Quand tu le conoitras m'en fera compliment.*

*Julie*, de plus en plus agitée, lui demande le Nom de ce Mari parfait. C'est un secret encore pour quelques jours, répond sa Tante ; Elle ajoute en s'en allant ;

*Cet aveu me pesoit, quoiqu'il fut nécessaire.  
Tandis qu'un digne Epoux va borner mes desirs,  
Règne au gré de ton Cœur dans le sein des plaisirs.*

*Julie* paroît alors affermie dans l'opinion que cet Epoux est *Clitandre*, & proteste de mettre tout en œuvre pour rompre ce lien. Elle fait éclater tout son dépit devant *Rosette*, qui l'a rejoint. Dans cet instant, on annonce *Clitandre*. *Rosette* se dispose à le renvoyer, mais *Julie* ordonne qu'on l'introduise. Elle veut d'abord prendre le ton suffisant ; mais il l'arrête en lui disant, que l'amitié dans laquelle il se renferme est le seul sentiment qui le ramène auprès d'elle, & qu'il vient de lui rendre un service. Quel service, interrompt *Julie*. D'empêcher qu'*Eraste* ne fit imprimer vos Billets ; les voici, Imprimer mes Billets ! s'écrie-t-elle éfraidée de cette noirceur. Cette Action est le premier trait de lumière qui commence

mence à éclairer *Julie*, sur le danger de ses écarts.

Dans le tems qu'elle remercie *Clitandre*, le Marquis entre avec la Présidente, qui a forcé la Porte & qui vient, dit-elle, s'emparer de *Clitandre*, pour le former, avant qu'il soit à *Julie*. Le Vice, à découvert dans les façons trop libres de la Présidente, fait frémir *Julie*. Elle aperçoit toute l'horreur du Précipice au bord duquel elle marchoit avec tant de sécurité. Ce coup salutaire dont elle est frappée achève de lui ouvrir les yeux. Elle termine l'Acte en disant :

*Ab ! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près*

*Le Vice revêtir ses véritables traits :*

*J'aurois pu ressembler à cet affreux modèle,*

*On auroit dit de moi ce que je pense d'elle.*

*J'en frissonne. ... tout semble exprès se réunir*

*Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.*

Dans le V. Acte, qui est supérieur en beauté à tous les autres, ROSETTE vient dire à ORPHISE, que *Julie* veut lui parler : Elle dépeint ainsi le changement arrivé dans l'Âme de sa Maitresse.

*Le soir on ne sort plus ; on se couche de nuit ;*

*Bientôt on se relève, on s'afflige sans bruit.*

*J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre,*

*Impitoyablement on bise, on met en cendre*

*Des Porte-feuils entiers de Chançons & d'Ecrits,  
Médifans... mais divins... c'étoit de tout Paris...  
Une Histoire charmante, un Recueil d'Anecdotes  
De Détails... de Portraits finis... avec des Notes,*

.....  
..... Témoin de ses alarmes ,  
J'ai vu de ses beaux yeux s'échaper quelques larmes,  
Les autres en dedans retomboient sur son Cœur.  
Ab ! Madame, c'étoit la plus belle douleur ,  
La plus vraie... un ensemble & si noble & si tendre,  
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre :  
Qu'on ne me vante plus l'éclat & la gaité ;  
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.  
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire,  
Quiconque pleure ainsi ne devoit jamais rire.

Julie paroît. Orphise la badine sur ce qu'elle est levée si matin & veut lui parler de la Présidente: Sa Nièce l'interrompt & dit:

Je reconois enfin mes erreurs, j'y renonce.  
Ne me parlés donc plus de ces Sociétés,  
De ce ramas confus d'Esprits, de Cœurs gâtés ;  
De ces Homes sans frein, de ces Femmes stèries,  
A la Honte, aux Eclats, aux Vices aguèries,  
Qui d'un Naufrage affreux consolent leur Orguil  
En poussant tous les Cœurs contre le même Ecueil.  
L'Abîme de trop près vient d'effraier ma vie,  
Je laisse s'y plonger la brillante Cobue.  
Oublions le Passé, qui me force à rougir,  
L'Avenir est à moi, je saurai l'anoblir

*Orphise* lui témoigne qu'elle ne peut pas croire que ce changement soit véritable, à moins qu'il ne soit l'ouvrage de l'Amour.

*Julie* avoue en rougissant, que c'est l'Amour en éfet, qui est l'Auteur de ce prodige. Sa Tante lui en marque sa joie en l'embrassant tendrement & en lui demandant le nom de celui qui l'enflame. Ah ! lui répond *Julie*

*A qui prodigués vous une amitié si tendre ?*

*J'aime... puis-je le dire !... oui , j'adore Clitandre.*

*Orphise* sourit à cet aveu & dit en badinant à sa Nièce, d'aller doucement, qu'elle a des droits sur *Clitandre*. *Julie* alors lui ouvre tout son Cœur & ne lui cache plus qu'elle a tout employé pour séduire le Cœur de son Amant & pour le lui enlever, ajoutant qu'elle doit se cacher & la fuir. Non ma chère *Julie*, lui répond *Orphise* ; je prétens au contraire & je t'ordone d'employer sans crainte tous tes efforts pour triompher de *Clitandre*.

*S'il résiste, mon Cœur se livre à sa tendresse ;*

*S'il cède ; eh bien , je fais le bonheur de ma Nièce.*

Il entre dans ce moment & *Orphise* lui dit

*Vous nous voies ici dans un grand embaras,*

.....

*Clitandre, à notre Afaire il survient un obstacle.*

.....

*Ma Nièce a du chagrin, son Cœur gros de soupirs..*

. . . . . , . . . . .

*Je vous laisse, sur tout ne vous gênez en rien.*

*Clitandre prie Julie de l'éclairer sur la cause de son embarras. Pour toute réponse, elle lui demande s'il aime Orphise ! Oui, beaucoup replique-t-il. C'en est aisé, dit-elle,*

*Elle est digne de vous, soiez sa récompense,  
 Paiés-la des bontés, des tendres sentimens,  
 Qu'elle oposa toûjours à mes égaremens ;  
 Paiés la d'un éfort plus touchant, plus sublime,  
 Que je ne puis ici vous révéler sans crime :  
 Seule, puis-je acquiter tant de sains généreux ?  
 Joignés mon Cœur au vôtre & portés lui nos Vœux.*

*Mais, s'écrie Clitandre,*

*Savés vous que c'est là du Sentiment, Madame !*

*Oui, poursuit-elle :*

*Mon Cœur ne conoit plus ni la ruse, ni l'art ;  
 A ce grand changement peut-être avés vous part ;  
 Peut-être je vous dois ce rayon de lumière,  
 Dont l'éclat imprévu vous étone & n'éclaire ;  
 Et contre les soupçons que vous osés garder,  
 Je laisse à ma conduite à vous persuader.*

*Ah ! répond-il,*

*Ces sentimens, ces tons d'intérêt, d'amitié  
 Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.*

Il se jette à ses genoux. Elle craint de se livrer à la joie, & veut le relever en lui disant :

*Aurois-je eû le malheur de vous toucher Clitandre ?  
Orphise vous perdrait ! Quel prix de ses bontés !*

Orphise paroît & court embrasser sa Nièce en la désabusant. Julie enchantée, termine ainsi la Pièce :

*Quoi ! De votre amitié mon bonheur est l'ouvrage !  
Et je puis sans remords en goûter l'avantage !*

*Que de Biens je vous dois ! Vous mon cher Bienfaiteur  
Je vous dois ma Raison, mes Plaisirs & mon Cœur.*

**T**RAITE' HISTORIQUE des Inventions, des Découvertes & des Usages, depuis l'origine du Monde, avec plusieurs Anecdotes & Faits intéressans &c.

M. Pécault de la Rimbertyère, Chanoine de l'Eglise d'Orléans, se propose de mettre au jour sous ce Titre une longue suite de Recherches pénibles, qui, rangée avec ordre, pourront former des Articles intéressans : Le VII. qu'il a fait placer dans les Journaux, pour sonder le goût du Public, traite des différentes Matières dont on s'est servi pour écrire, avant l'usage du Papier.

D'abord on employa des Feuilles de Palmiers \*, ou d'autres Arbres qui y ressembloient. Cette idée conduisit à celle d'écrire sur la Peau la plus déliée, qui se trouve sous la première Écorce des Arbres. On s'avisa ensuite de former des Volumes de différentes sortes de Métaux, come Plomb, Cuivre, Argent \*\* &c. C'est ce qu'on peut remarquer au Chap. XIX. du Livre de *Job*, qui desire que ses Discours fussent écrits, qu'ils fussent gravés dans un Livre, avec un Burin de Fer, & sur du Plomb, & qu'ils fussent taillés sur une Pierre de roche à perpétuité.

Les Particuliers écrivoient communément sur des Tablettes de Bois, revêtues de Cire,

\* *In Palmarum Foliis primò scriptum fuisse.* Pline Lib. 13. Cap. 11. Les Indiens, ont conservé fort long-tems cette façon d'écrire sur des Feuilles d'Arbres. Suivant *Guilartín*, ils rassembloient les Feuilles où ils avoient écrit quelques Faits intéressans; ils les tailloient toutes également, en perçoient ensuite l'extrémité & y passoient deux bâtons égaux; ce qui formoit une espèce de reliure.

\*\* En fouillant dans les Ruines d'Héraclée, l'Année 1751. on trouva un Volume fait de Lames d'Argent, minces come du Papier, dont le caractère étoit grec. Il a été placé dans le Cabinet du Roi des Deux Siciles. On sait, que ce fut l'An 79. de l'Ere Chrétienne, qu'Héraclée ou *Herculanum* & *Pompeies*, furent englouties par les Flammes du Mont *Vésuve*, qui firent périr *Pline* le Naturaliste.

avec une Aiguille de Fer ou avec la Dent d'un Animal ; quelquefois ils se servoient simplement de Bois, avec des Pierres de différentes couleurs. D'autres faisoient usage de Tablettes qu'on apelloit *Tablettes de Toile*. Elles étoient composées de Feuilles sous lesquelles on avoit colé de la Toile, pour leur donner de la consistance. Ils se servoient d'un léger Pinceau. Leur Encre n'étoit que du Charbon fait de Cœur de Pin, pulvérisé, & détrempé avec de la Gome.

*Polignores & Micon*, célèbres Peintres d'*Athènes*, passent pour être les premiers qui aient fait de l'Encre de Marc de Raisin ; on l'apelloit *Trigimum*, c'est à dire, *fait de Lie de Vin*.

Les Empereurs & les Rois écrivoient avec une Encre pourprée, qui étoit composée de Coquilles pulvérisées & du Sang tiré de la Pourpre. Il n'étoit permis qu'à eux d'écrire avec cette Encre, appelée par les *Latins* *Encaustum*. *Pline* remarque que les *Parthes* ne se servoient d'aucune de ces Matières, mais qu'ils brochoient leurs Lettres sur du Drap ou sur de la Toile, en façon de Broderie.

De toutes les différentes Matières, qui ont servi à écrire dans presque tous les Ages du Monde, il n'y en a point qui ait eû plus de cours que le *Papyrus*, dont le Papier tire son Nom. Les *Egiptiens* en firent la découverte, suivant *Guilandin*, plusieurs Siècles

même avant qu'*Alexandre le Grand* eût fait la Conquête de l'*Egypte*. Le *Papyrus* est un Arbre qui croit dans les Marais, aux environs du *Nil*. Les meilleures Feuilles, dont on se servoit pour écrire, étoient celles qui se prenoient au cœur de l'Arbre. On les nommoit *Jacrées*, parce qu'on les employoit seulement aux Livres destinés à leur Culte religieux ; mais, pour flater l'Empereur *Auguste*, on les nomma depuis les *Feuilles d'Auguste*, & celles qui étoient un peu inférieures, s'apelloient *Liviennes*, à cause de l'Impératrice *Livie*. Après ces deux genres de Feuilles de *Papyrus*, celles qui se fabriquoient à l'Amphithéâtre, & qu'on nommoit par cette raison *Amphithéâtriques*, étoient fort recherchées.

L'Empereur *Claudius César* ordonna de fortifier ces Feuilles de *Papyrus*, en sorte qu'on les forma, pour l'épaisseur, de trois Feuilles collées & ajustées l'une sur l'autre ; quant à la largeur, les moindres avoient un pied & les plus grandes un pied & demi. On avoit soin, après avoir mis ce Papier en presse, de le lisser avec une Dent ou avec une Coquille & ensuite de le rogner. Pour celui qui devoit servir d'Envelopes, on employoit la plus grosse Teille, qui se trouve la plus proche de l'Ecorce du *Papyrus*, sur laquelle on ne pouvoit écrire.

Les Chartres, si renommées des Anciens, étoient aussi fabriquées de la Teille la plus proche de l'Ecorce du *Papyrus*, mais on y doñoit un aprêt différent: On coloït plusieurs grandes Feuilles l'une sur l'autre, on les exposoit ensuite au Soleil pour les secher, & come la trop grande chaleur les courboit & y formoit quelques plis, on les redressoit au Marteau, tant pour les étendre, que pour les rendre plus unies. C'étoit sur de semblables Chartres qu'étoient écrits les Ouvrages de *Ciceron*, de *Virgile* & les Livres de l'Empereur *Auguste*, qui ont duré jusqu'au tems de *Pline*, qui dit les avoir vû plusieurs fois.

Il y a aussi des Livres écrits sur des Intestins d'Animaux. L'*Iliade* d'*Homère*, son *Odissee* avec l'Histoire des Héros de son tems, étoient en Lettres d'or sur ceux d'un Dragon de 120. pieds. Ces Livres furent brulés avec la fameuse Bibliothèque de *Constantinople*, composée de 120. mille Volumes.

Pour ce qui concerne le Parchemin, *Pline*, *Varron*, *Polidore Virgile* & *Parcicole* l'attribuent à *Eumenes* autrement dit *Attalus*, Roi de *Pergame*, qui voyant que *Ptolomée* Roi d'*Egypte*, Enemi de la Gloire & de la Science des autres *Ptolomées* ses Prédécesseurs, avoit ruiné tous les *Papyrus* & Chartres du Pais, fut contraint d'user de Parchemin.

Selon ces Auteurs, on en pratiqua d'abord à *Bergame*, d'où il tire son Nom, & ensuite dans tout le monde. Cette opinion est cependant contredite par l'Historien *Josephe*, qui rapporte dans le 12. Livre des *Antiquités Judaïques*, que le Grand-Prêtre *Eléazar* envoya à *Ptolomé Philadelphé*, Roi d'*Egypte*, 72. Homes de *Judée*, chargés des Livres de leur Loi, écrite sur Parchemin, pour les traduire en *Grec*; ce qui prouve que le Parchemin étoit inventé long-tems avant *Euménès*; mais ce qui peut avoir contribué à l'en faire regarder come l'Inventeur, c'est qu'il en fit préparer une quantité prodigieuse, dont l'*Asie* & la *Grèce* lui furent redevables.

L'invention de la Toile lavée, trempée, broyée en des Moulins à Eau, sous des Marteaux de bois & mêlée avec de la Cole, a beaucoup surpris dans ses comencemens. Quoiqu'elle soit connue actuellement presque dans tous les Pais du Monde, les *Chinois* & les *Arabes* se servent cependant encore de certaine Soie non tissée, sur laquelle on peut facilement écrire, come on le voit par les Lettres des Missionnaires de ces Pais.

Quoique le tems de la découverte du Papier dont nous nous servons ne soit pas bien certain, on le fait monter à plus de 600. Ans. Ceux qui conservent des Livres anté-

rieurs à cette Epoque , font ou sur Velin, ou sur Papier d'*Egypte* \*.

Il seroit à souhaiter , que des Recherches aussi curieuses , que celles de l'Ouvrage dont il s'agit , fussent écrites avec plus de précision & d'élégance.

**L**A VIE DE JULES CESAR &c. Dans un Avant-Propos , que M. de *Bury* , Auteur de cet Ouvrage , présente au Public , pour consulter son goût , il comence à témoigner sa surprise de ce que Personne n'a encore entrepris de donner en nôtre Langue la Vie détaillée de ce grand Home. La Traduction de *Suetone* ne nous découvre point ses projets, ses vûes, ni les voies qui l'ont conduit à la souveraine Puissance. Dans *Plutarque*, quoique l'un des plus sages & des plus judicieux Ecrivains , l'on remarque cette prédilection blamable, qui lui a été reprochée, en faveur des *Grecs*, ses Contemporains, qu'il a comparés aux *Romains*. Il semble qu'il a affecté de faire d'*Alexandre* un plus grand Home que *César*. D'ailleurs les faits y sont trop isolés ; il ne paroît pas avoir assez sacrifié

---

\* *Clovis II.* Roi de *France*, trois Ans avant sa mort , avoit accordé au Monastère de *St. Denis* un Privilège , qu'on y conserve encore en Original ; il est écrit sur du Papier d'*Egypte*.

aux Graces, en cherchant à embéllir la Vérité & à rendre ses Histoires intéressantes. Outre cela il ne paroît pas assés exact, puisqu'il se trouve, sur bien des Articles, en contradiction avec la plûpart des Ecrivains contemporains. Quant aux Commentaires *J. César*, on doit les envisager come de précieux Matériaux, mais qui ne sont pas suffisans pour construire tout l'Edifice.

L'Auteur, sans prétendre composer une Histoire digne d'être mise au dessus de celle, que nous ont laissé ces habiles Ecrivains, se propose seulement de donner quelque chose de plus circonstancié & de plus étendu. Son dessein est de faire conoitre, par quelles voies *César* est parvenu à se rendre Maître de la République; quels étoient les Génies & les Caractères des grands Homes de son tems; de quels moiens il s'est servi pour vaincre les uns & employer utilement les Talens des autres pour arriver à son but &c.

L'Auteur trace ensuite avec autant de justesse que d'élégance la situation de *Rome* dans ces tems là, qui se trouvoit à peu près Maîtresse de l'Univers. Elle étoit parvenue à ce haut période de Gloire & de Grandeur, lorsque *Jules César*, l'un de ses Citoyens, né simple Particulier, parut pour se rendre Maître absolu de cet Empire. Il ne falloit pas moins qu'un Génie aussi vaste que le sien,

joint aux belles Qualités Civiles & Militaires, qu'il tenoit de la Nature & de l'Education, pour l'emporter sur un grand nombre de Concurrans, dont le mérite, quoique fort inférieur au sien, pouvoit balancer, & arrêter la réussite de ses Projets.

Les Guerres Civiles de *Marius* & de *Silla*, avoient fait conoitre aux plus ambitieux Citoyens, que la République pouvoit supporter un Maître; mais de tous ceux qui tentèrent de le devenir, aucuns n'approchèrent de *César*. S'ils eurent de belles Qualités, ils eurent aussi de grands Vices, qui les empêchèrent de réussir; s'il l'emporta sur eux, c'est qu'il fut réunir toutes les Qualités, sans aucun mélange de défauts, du moins de ces défauts essentiels, qui font avorter les plus beaux Projets. Il avoit un pouvoir si absolu sur toutes ses Passions, qu'elles ne lui ont jamais fait faire aucune démarche contraire à ses intérêts & à ses vûes. La Haine, la Colère, la Vengeance, la Cruauté, l'Avarece, auxquels les *Romains* de son tems étoient assujettis, donnoient du lustre à la Clémence, l'oubli des Injures, la Douceur, la Magnanimité, la Libéralité, la Reconnoissance, qu'il possédoit dans un éminent degré. Soit que ces Vertus fussent en lui un Don de la Nature où l'effet de la Politique, il ne s'en écartera jamais.

S'il fut sensible aux douceurs de l'Amour, come on le lui a reproché souvent avec trop d'animosité, jamais cette Passion ne fut maîtresse de son Cœur au point de l'assujettir &c.

M. de *Bury* a crû, qu'avant d'entrer en matière, il étoit à propos de faire les Portraits des principaux *Romains* qui avoient part au Gouvernement, & de rapporter quelques unes de leurs Actions, qui ne pourroient, sans de trop longues Digressions, trouver place dans la Vie de *Cesar*. On se bornera à donner ici, ce que cet Auteur dit du *Grand Pompée*.

### POMPÉE.

Le premier qui se présente est *Pompée*, cet Home apellé *Grand* dès l'âge de 24. Ans, & que l'on peut regarder come le principal Rival de *Cesar*. Les grandes Actions qu'il avoit faites, les Services qu'il avoit rendus à la République & ensuite sa défaite à *Pharsale*, & sa mort indigne & cruelle sur un Rivage étranger, avoient si fort attendri sur lui le Cœur des Républicains, qu'ils lui ont prodigué toutes fortes de Louanges. Il en avoit effectivement mérité de grandes; mais il faut convenir que la seconde partie de sa Vie ne fut pas digne de la première.

La Guerre Civile de *Marius* & de *Silla*,

ayant enlevé ce qu'il y avoit de Citoyens les plus recommandables, il n'y en avoit aucun en état de suivre l'exemple de *Silla*. Le seul *Pompée*, quoique jeune encore, étoit le plus illustre Citoyen de la République, & quoiqu'il eût fait des Actions qui lui avoient mérité le Temple à l'âge de 23. Ans, soit qu'il n'eût pas assez d'Ambition, ou qu'il aimât mieux tenir de la Bienveillance de ses Concitoyens, les Honeurs auxquels il aspiroit encore, il ne chercha pas à devenir leur Maître malgré eux. La liberté des Elections laissant aux Citoyens vertueux la facilité de parvenir par leur mérite aux plus hauts Emplois, il atendoit tranquillement la récompense de ses Services.

*Pompée* s'étoit rendu Maître de l'*Espagne*. Il avoit subjugué la *Sirie*, la *Médie*, l'*Hibérie*, le Royaume de *Pont*, la *Judee*. Il avoit couronné toutes ces Conquêtes par la destruction du Royaume d'*Arménie* & la défaite de *Mitridathe*, qu'il avoit contraint de se doner la mort. Après tant de Victoires & l'exemple récent de *Silla*, que ses Concitoyens avoient encore devant les yeux, ils avoient appréhendé que *Pompée* n'abusât de son pouvoir & n'employât les Troupes qu'il commandoit pour se rendre le Maître; mais il vouloit être le Chef & non pas le Tiran de sa Patrie. En mettant le pied dans l'*Italie*, il

licentia ses Troupes , il rentra dans Rome en simple Particulier , content d'un superbe Triomphe qu'on lui décerna autant pour sa Moderation que pour ses Victoires.

Mais lorsque l'éclat en fut passé & qu'il eût vécu quelques tems dans la Vie privée , il fut surpris de se voir presque sans considération , souvent contredit , même méprisé par un nombre ou jaloux de sa gloire ou ambitieux de l'égal.

Quelle différence pour lui , après avoir parcouru presque toute la Terre , à la tête des Armées , toujours victorieux , Arbitre du sort des Rois , les détronant ou les rétablissant à son gré , de se voir regardé come un simple Particulier ! Dans une Lettre que Cicéron écrit à Atticus , il lui dit : *Que j'aperçois dans nos Citoyens de haine contre nôtre Ami Pompée , dont le Surnom de Grand s'use peu à peu !* Ce fut donc pour conserver cette puissance , qu'il fit ce fameux *Triumvirat* entre César , Crassus , & lui , qui les rendit tous trois Maîtres de la République. Malheureusement pour Pompée , il n'avoit pas ce Génie nécessaire pour se rendre recommandable dans une République. Il avoit été de trop bonne heure à la tête des Armées. Il y avoit contracté par la douceur du commandement , un certain air de hauteur , peu convenable à un Peuple jaloux à l'excès de sa li-

berté, qui vouloit être flaté & dont chaque Citoyen croioit être Maître de l'Univers, parce qu'il choissoit parmi les Egaux, ceux qu'il jugeoit dignes de comander. *Pompée* paroissoit & parloit peu en Public. Il avoit négligé l'Eloquence, un des plus surs moyens de plaire à ce Peuple. Grand Home à la tête des Armées, il ne fut pas conferver à *Rome* la considération qu'il avoit aquisé au dehors. Il manqua presque toujourns de prudence, dans les Actions civiles de sa Vie, & il eût la vûe trop bornée, pour apercevoir ou tendoient les Dessesins & les Actions de *César*.

Malgré les Louanges excessives que les Républicains ont prodigué à *Pompée*, on lui a reproché, qu'il avoit établi sa gloire aux dépens de celle des autres Généraux; que la Guerre d'*Espagne* contre *Sertorius*, dont il s'étoit attribué tout l'honneur, avoit été si fort avancée par *Metellus*, qu'il n'avoit eü que la peine de triompher par la trahison de *Perpenna*, qui lui apporta la tête de *Sertorius*; qu'il avoit cherché à rabaisser la gloire de *Crassus*, par les Lettres fastueuses qu'il avoit écrites au Sénat, auquel il marquoit, qu'il avoit coupé les racines de la Guerre des Esclaves, pour en avoir taillé en pièces quelques débris, qui se fauvoient du carnage que *Crassus* en avoit fait; & qu'enfin, il avoit atendu, que *Lucullus* eût chassé de leurs

Etats le fameux *Mitridathe*, Roi de *Pont*, & *Tigrane*, Roi d'*Arménie*, joins ensemble, après avoir remporté deux Victoires considérables, pour se faire doner la conduite de cette Guerre & profiter des Travaux de ce Général. Cette conduite lui atira bien des Envieux.

On verra, dans la suite de cette Histoire, les fautes que fit *Pompée*, soit en travaillant à l'élevation de *César*, soit dans la conduite qu'il tint pendant la Guerre civile, qui lui fit perdre la réputation de grand Général qu'il s'étoit acquise.

Quoique *Pompée* fut assés haut avec ce que l'on apelloit le Peuple, c'est à dire le Citoyen du moien état, cependant il étoit d'un commerce aisé avec ses égaux. On ignore s'il connoissoit les douceurs de l'amitié & ce commerce tendre & affectueux, qui naît & s'entretient par les Vertus, les bones Qualités & les Services respectifs entre les Amis : Il ne nous en reste aucune trace. On aperçoit seulement que les liaisons qu'il avoit contractées avec les Grands étoient dirigées par la Politique & dans la vüe de soutenir son Rang & ses Honeurs. On l'a taxé d'une jalousie secrète contre *Cicéron*, de la gloire qu'il s'étoit acquise par son Eloquence. Ce qui est sûr, c'est que *Pompée* l'abandona à l'animosité de *Clodius*, qui le fit exiler. On l'aculé même

d'y avoir contribué, quoique *Cicéron* est toujours fait profession d'être de ses Amis. Les Louanges excessives qu'il lui a données sont une preuve qu'il n'a pas tenu à *Cicéron* de faire passer *Pompée* pour le plus Grand Homme de la République, & s'il le blâme dans les occasions où il a manqué de Prudence, c'est avec toute la discrétion d'un Ami, qui se plaint sans envie & sans animosité des défauts de son Ami.

*Pompée* n'a jamais passé pour cruel : Quoiqu'il eût été Ami & Compagnon de *Silla* dans ses Victoires, il n'eût aucune part aux Proscriptions & aux Rapines qui furent exercées par ce Dictateur & ses autres Amis. On ne fait pas comment il en eût usé, s'il eût été Vainqueur à *Pharsale*; cependant il fut fort blâmé d'avoir fait afficher, qu'il traiteroit come ennemi ceux qui resteroient en *Italie* pendant la Guerre civile.

*Pompée* fut toujours éloigné de ce Luxe dans lequel les autres Citoïens étoient plongés. Il ne rechercha jamais, pour le satisfaire, les Richesses qu'il auroit pû amasser dans les différens Comandemens qu'il avoit eus. On lui a toujours rendu justice sur sa modération à cet égard. On reconnoissoit dans sa Maison, ses Meubles & sa Table, cette noble modestie convenable à un Homme de Condition, également éloignée de la lésine &

de la superfluité & jusqu'aux Esclaves, qui copient ordinairement les Vertus & les Vices de leurs Maîtres, tout se ressentoit du caractère sage & vertueux qui régnoit chez lui. *Pompée, seroit donc obligé de mourir*, dit-il un jour, *si Lucullus n'étoit pas voluptueux*; parceque, dans une maladie, son Médecin lui avoit ordonné de manger un Gibier, qui étant hors de saison, ne se trouvoit que dans la Ménagerie de *Lucullus*, & il n'en voulut point.

*Pompée* étoit fort réglé dans ses Mœurs. Il méprisa toujours le comerce de ces Femmes voluptueuses, même des plus grandes de *Rome*, qui faisoient un trophée de leurs dérèglemens. Ce n'est pas qu'il n'eût le Cœur sensible, mais ce ne fut que pour les Femmes qu'il épousa, dont il avoit le secret de se faire tendrement aimer, même dans l'âge où les graces de la Jeunesse comencent à disparaître. Cependant de trois Femmes qu'il eût, *Mutia*, qui fut la première, lui donna quelques sujets de se plaindre, puisque sur des rapports peut-être fabuleux qu'on lui fit de sa conduite, il la répudia. S'il est vrai que *Mutia* fut infidèle à *Pompée*, elle pouvoit être un peu excusable, en ce que ce fut pendant une longue absence, pour les Affaires de la République. L'amour est un feu qui veut être entretenu, sinon il s'éteint: *César*

fut soupçonné d'avoir ralumé en sa faveur celui de *Mutia* : Sans l'absence de *Ménelas*, *Paris* n'eût peut-être pas triomphé de la belle *Hélène*. Au surplus les grands Hommes de ces tems-là étoient fort traitables sur cette matière : On verra même dans la Vie de *César*, que ce grand Homme, le plus accompli de son tems, ne fut pas exempt des disgrâces du Mariage. Cependant *Pompée* voulut bien encore courir les mêmes risques en épousant *Julie*, Fille de *César*; & après la mort de *Julie*, *Cornélie*, qui toutes deux le consolèrent de l'infidélité de *Mutia*, & joignirent à leur beauté & à la tendresse qu'elles eurent pour leur Mari, des Vertus qui ont fait leur éloge & celui de la sensibilité & des grâces de *Pompée*.

On ne sauroit s'empêcher d'admirer ici l'enchaînement singulier des circonstances, qui produisent les Evénemens les plus considérables ! Qui auroit jamais pu imaginer, que *César* corrompant la Femme de *Pompée*, les suites de cette Action seroient la baze & le fondement de sa Puissance. Quoiqu'acusé d'avoir eu part aux infidélités de *Mutia*, il ne fut pas pour cela brouillé avec *Pompée*; au contraire, il saisit l'occasion de son Divorce, pour se lier plus étroitement avec lui. *César* lui offre sa Fille en Mariage. Il connoissoit le Cœur tendre & délicat de *Pompée*, qui très-règle

dans ses Mœurs, s'attacheroit aisément à *Julie*, dont la Beauté, l'Esprit, les Graces & la Vertu ne pouvoient manquer de lui plaire. *César* ne fut pas trompé dans ses espérances. *Pompée* enchanté de *Julie*, l'aima uniquement. Devenue son Epouse, elle se rendit Maitresse de son Esprit come de son Cœur; il n'eût plus d'autres Sentimens que ceux qu'elle lui inspira: Conduite par son Père, elle engagea son Mari à se joindre à lui: Leur union devint si étroite & leur puissance réunie devint si forte, qu'ils se rendirent Maitres de la République. Ils mirèrent dans leur parti *Crassus*, le plus riche & l'un des plus acrédités Citoïens, & formèrent ce premier *Triumvirat*, qui porta le premier coup à la Liberté Romaine. Ce fut alors que *César*, beaucoup plus habile que ses deux Colègues, attirant à lui & se servant a propos de leur crédit, se vit en état d'exécuter les Projets, qu'il avoit jusques alors, inutilement conçus. Ces trois Homes s'emparèrent de toute l'Autorité. *César* fit doner à *Crassus* le Gouvernement de l'*Asie*, à *Pompée* ceux de l'*Espagne* & de l'*Afrique* & prit pour lui celui des *Gaules*, dont la Conquête achevée en dix Ans, après des Actions extraordinaires de valeur & de prudence, le porta à un si haut degré de Puissance, que lorsque *Pompée* l'en voulut faire descendre, il se trouva trop foible & en fut acablé.

**E**DITION des Auteurs Latins , Historiens , Poète & Philosophes à Paris chez Barbou , Libraire & Imprimeur.

Cet Ouvrage , dont il paroît actuellement 16. Vol. in 12. est exécuté de la manière la plus satisfaisante , pour la beauté du Papier, la netteté des Caractères & la délicatesse de la gravure , des Planches , Estampes & Vignettes qui s'y trouvent. Les soins que l'on s'est donné pour rendre cette Edition exacte & complète , font honneur au goût des Personnes qui s'en sont chargé.

Les *Fables de PHEDRE* auxquelles on a joint un Apendix de Fables extraites d'un ancien Manuscrit , & un second de Fables *Latines* , soit en Prose, soit en Vers, tirées des Anciens , qui ont traité le même sujet, avec des Notes nécessaires à l'explication du Texte , forment 1. Vol.

On a réuni en 1. Vol. les Oeuvres de *CATULLE* , *TIBULLE* , *PROPERCE* & *CORNELIUS GALLUS* ; & rempli , d'après un Manuscrit découvert à *Rome* , toutes les Lacunes qui se trouvoient dans les précédentes Editions de *Catulle*.

On a demême fait beaucoup de Corrections dans *LUCRECE* , dont l'Ouvrage compose 1. Vol.

*HORACE* , aussi exact qu'on peut le désirer, fait aussi 1. Vol.

VIRGILE forme 3. Vol. On y a corrigé plusieurs fautes, d'après un Manuscrit de 13000. Ans, tiré de la Bibliothèque de Laurent de *M Médicis*.

L'Édition de MARTIAL est en 2. Vol.

On a inséré dans SALUSTE, qui forme 1. Vol. deux Lettres écrites à César & attribuées à cet Historien.

Dans 1. Vol. qui renferme les Histoires que CORNELIUS NEPOS nous a laissé, on trouve avec plaisir les Têtes des Généraux Grecs gravées d'après les Monumens de l'Antiquité.

EUTROPE, & VELLEIUS PATERCULUS forment 2. Vol.

CESAR en 2. Vol. figure très bien dans cette Edition que l'on trouve comparable aux plus parfaites d'*Elzevir*.

Châque Vol. très proprement relié & doré sur Tranches, coute L. 6. de France. On peut les acheter tous, ou séparément si on le juge à propos.

L'on s'attend à voir paroître incessamment QUINT-CURCE, qui sera suivi d'OVIDE, de PLAUTE, de PLINE LE NATURALISTE, & des autres Auteurs célèbres, que l'on promet devoir être aussi bien exécutés que les précédens.

DEUX MEMOIRES sur le mouvement du Sang & sur les effets de la Saignée, fon-

dés sur des Expériences faites sur des Animaux; par Mr. ALB. DE HALLER, Président de la Société Royale des Sciences de GOTTINGUE, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, LONDRES, BERLIN, STOKHOLM &c. à Lausanne, chez Marc Michel Bouquet & Comp. in 8vo. 342. p.

C'est aux soins & au savoir de Mr. TISSOT, de Lausanne, Docteur en Médecine de la Faculté de *Montpélier*, qu'on doit cette belle & élégante Traduction. Le premier de ces Mémoires est un Exposé Analytique des Résultats tirés des Expériences faites sur les Vaisseaux, sur les Humeurs, sur le Mouvement du Sang artériel, sur la Saignée & sur les Causes du Mouvement du Cœur. On y trouve à la fin un Supplément sur la manière de transmettre du Ventricule gauche du Cœur & à son Oreillette, la constance du Mouvement, qui, naturellement est affecté au Ventricule & à l'Oreillette du côté droit. Le second Mémoire est un Exposé Synthétique des Expériences sur lesquelles on fonde ce qu'on avance dans le premier.

Le Nom seul de l'Illustre Auteur est plus que suffisant pour faire l'éloge de ce Livre. La Doctrine qu'il renferme est des plus claires, des plus solides, & des plus utiles, puisque tout ce qu'on y propose, quoi que souvent contraire aux Opinions les plus générale-

ment reçues, est prouvé & démontré par des Expériences sans nombre, & a un rapport direct & sensible avec plusieurs questions de Pratique, sur lesquelles; conséquemment, on répand ici un grand jour. C'est ainsi en particulier qu'à l'égard de la Saignée l'on fait voir, ainsi que l'a soutenu BELLENI, célèbre Professeur à Pise, & depuis lui M. SILVA, fameux Praticien à Paris, que la vitesse du Sang augmente dans la Veine qu'on ouvre & dans ses voisines, quelle que soit la direction du Sang dans la Veine ouverte, soit qu'il aille naturellement du côté du Cœur, soit qu'il rétrograde, soit qu'il se balance, ou qu'il soit en repos; que l'ouverture de l'Artère accélère également le mouvement du Sang & dans l'Artère qu'on ouvre & dans les Artères voisines & correspondantes; & que cette accélération s'étend même à une assez grande distance: Le Sang ramassé & qui paroît coagulé come une huile, se dissout par la Saignée; les globules reprenent leur figure & leur mobilité naturelle, & se portent avec vivacité du côté de la blessure. De là l'on conclut qu'il y a une *Dérivation*, & que le Sang se jette dans les Vaisseaux qui comuniquent avec la veine ouverte; & qu'il y a pareillement une *Réulsion*, du moins par rapport au Cœur; que la Saignée rend la fluidité au Sang arrêté; qu'elle est conséquen-

ment propre à rétablir la Circulation suspendue dans les Noïés , & dans les Maladies soporeuses ; & que les Coagulations produites par la Peur , par le froid des Fièvres, ou par d'autres Causes , peuvent être déplacées & dissoutes par la Saignée, soit par l'augmentation de vitesse qu'elle occasionne , non-seulement dans une partie particulière, mais même dans tout le Corps.

On ne sauroit donc assés recommander aux Gens de la Profession , le lecture d'un Livre si intéressant. Les idées de Théorie qu'il présente sont lumineuses , & les Regles de Pratique sûres. Si la decouverte de la Circulation a mérité à HARVEY une gloire immortelle, est-il moins dû à M. DE HALLER pour en avoir , par des Expériences fideles & très nombreuses , établi les causes & les effets?

**N**OUVELLE EDITION *d'une Traduction Française des Psaumes , par Mr. le CLERC.*

Cette Traduction , qui a paru il y a quelques Années , vient d'être retouchée par l'Auteur , qui a toujours consulté soigneusement la Langue *Arabe* & les autres Langues *Orientales*. Elle mérite les Éloges des Savans & de toutes les Persones qui s'intéressent à l'édification publique. On trouve cet Ouvrage chez P. Pellet, Imprimeur à Geneve.



## AUX EDITEURS.

MESSIEURS.

**J**E vous envoie une petite Pièce enfantée ce matin ; aussi verrez vous bien , qu'elle n'a pas été travaillée: Cependant j'ose vous prier de la faire paroître dans votre Journal , quand vous le jugerez à propos ; mais vous aurez en même tems la bonté , de corriger les fautes de langage , qui pourroient être échapées à un Auteur *Allemand*. Quant à la Matière , vous n'y changerez rien s'il vous plait. Mon Nom vous doit être indifférent , ainsi je le tairai , jusques à ce que j'aie vû ma Pièce imprimée , après quoi je ne vous en ferai plus un secret , & je pourrai vous envoie de tems en tems quelque petit Ouvrage de ma façon. Contentés vous , pour cette fois de savoir , que je suis un de ceux qui lisent votre Journal avcc plaisir.

Je suis vôtre &c.

LE SINGE *du* SPECTATEUR.

**O** CELADON, vous ne manquez pas de mérite, mais ce mérite n'est pas soutenu : Votre facilité, votre complaisance, votre simplicité, si je l'ose dire, vous font faire mille fautes, qu'on ne peut, ni ne veut, vous pardonner : Sans être vicieux, vous en avez toutes les apparences ; sans être Vicieux, vous faites des efforts pour le paroître, mais n'est-ce point être Vicieux réellement, que d'agir come vous faites ?

Il y a deux fortes de Vicieux ; Vicieux d'Entendement, & Vicieux de Volonté. On doit vous mettre au rang des premiers. Vous êtes hétérodoxe en fait de Morale pratique : Vous croiez, que les Actions externes n'importent point, si le Cœur est bon, & si l'on n'a pas de mauvais dessein : Voilà en quoi consiste votre Erreur, votre Vice d'Entendement, & je suis sûr, que vous en tomberez d'accord, aussi-tôt que vous prendrez la peine d'y penser de sang froid.

Cet Article est de la plus grande conséquence pour vous. Sans parler de l'Amour de Dieu, que vous pourrez perdre par cette malheureuse manière de penser & d'agir, vous réussirez au moins a perdre l'Estime

des Homes. Cette Estime nous est pourtant très nécessaire, lors que nous aimons à passer la Vie comodément & agréablement. Vous êtes, il est vrai, dans un état, à ne point avoir besoin de mandier les bones graces & les sufrages des *Dieux de la Terre*; vous ne voulés pas un tel Joug; mais vous n'êtes pas moins obligé pour cela, de vivre en Home d'honneur, &, qui plus est, en Chrétien, pour édifier les autres, pour vous faire estimer vous même, en un mot, pour faire vôtre Devoir & vôtre Salut.

Tout le monde vous aime & vous plaint; mais persone ne vous aime véritablement puique persone ne s'éforce de vous corriger; au contraire, on rit de vos folies, on vous pousse à les multiplier à l'infini, & à les faire toujours darrer. Telle est la conduite de ceux, qui se disent vos meilleurs Amis. Qu'ils abusent de ce beau nom! Qu'ils se soucient peu d'en remplir les Obligations! Je n'en ferai pas de même: Sans vous étourdir de mes protestations, sans vous dire seulement mon Nom, je serai le plus sincère de vos Amis.

Daignez donc, *Cher & aimable Céladon*, écouter favorablement le peu que j'ajouterai. Il est permis, d'être de bone humeur: il faut être fou, pour le nier. C'est outrager

la bonté de Dieu, que d'enseigner, qu'il n'aime que les *Chevaliers de la triste figure*. La bone humeur, la gaieté, est une marque assez sûre du Contentement d'Elprit, & d'une bone Conscience; mais qu'elle ne soit jamais éfrontée, turbulente, aimant le fracas & la destruction; ce n'est plus bone humeur, gaieté; c'est étourderie, c'est fureur.

Il est permis de plaisanter, de railler, de *bonmoter* \*; mais que ce soit sans fiel, sans aigreur, sans profanation, ni blasphème, sans toucher aucune Matière deshonnête, ou d'autres peu convenables à la raillerie. Ceci est pour la Canaille.

Il est permis de rechercher & de fréquenter compagnie; j'entens des Compagnies de Gens d'honneur & vertueux; mais il faut fuir les Conventicules des Débauchés, perdus d'honneur & de réputation. On y perd à tous égards, même du côté de l'Innocence, qui est la plus grande perte qu'un Home puisse faire.

Il est permis d'être riche: *Dieu a fait le Riche*, dit *David* ou *Salomon*. On peut se procurer en bone conscience plusieurs com-

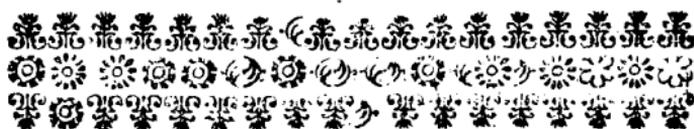
\* *Bonmoter* est un Néologisme, un terme nouveau, que j'ai mis ici à dessein, parce que je lui trouve plus d'emphase & pour le moins autant de grace, qu'à *Etre des bons mots*: Delà viendrait *bonmoteur* & *bonmoteuse*: Me critique qui voudra, je n'en démordrai pas.

ditez, & plusieurs plaisirs; mais le plus grand de tous, c'est de faire du bien aux Malheureux. Il est défendu de corrompre quelqu'un ou quelqu'une, avec les Richesses, de les dépenser inutilement ou criminellement, au préjudice de sa Santé & de celle des autres.

Les Hommes ont des foiblesses; ce ne sont pas des Anges: *Homo sum, humani nihil a me alienum puto*, faut-il dire avec *Terence* & *Charles Quint*; mais gardons nous surtout des Crimes & des Fautes volontaires, qui nous entraîneroient dans la perdition.

Je finis, *Céladon*, & peut-être vous fais-je grand plaisir. Ne croiez pas pourtant, que j'aie écrit pour vous seul, vous vous tromperiez. Il y a quelques articles, qui me touchent aussi bien que vous, & bien d'autres pourront croire, avec assez de vraisemblance, que leur Vie peu régulière, peu édifiante, m'a fourni l'Original, sur lequel j'ai tracé cette foible Copie: Permis à chacun de croire ce qu'il voudra, moiennant que l'on soit persuadé de la sincérité de mes Intentions, & des Vœux, que je fais pour la Conversion de tous ceux qui en ont besoin.

Adieu *Céladon*!



## M E M O I R E S

DE SETY.

## XIII. L E T T R E

SETY à *Mis* SIDRY. *Harborough* le 30. *Août.*

**P**ERSUADÉE de l'impatience qu'aura ma chère *Soucy*, d'apprendre la suite du récit de *Ladi*, dont le commencement ne peut que l'avoir interressé, je prévien votre curiosité en profitant de la première Poste pour vous l'envoier.

C'est toújours *Milady W.* ou plútôt son mourant Epoux qui parle.

Cessés, *Madame* de pleurer un malheureux, dont vos larmes augmentent les regrets. Dans l'instant où je ne devois songer qu'à l'Avenir & aux Biens célestes; votre atendrissement m'atache sur la terre, malgré moi; votre sensibilité m'enchanté, mais cette preuve de votre atachement me rend plus coupable a mes yeux. Ah! chère *Lady*, se peut-il qu'un ingrat méprisat tant de charmes! le Ciel, en m'arrachant de vos bras, me punit des momens que j'y ai si mal employés: Ce sont les seuls remords que j'em-

porté en mourant. Me pardonés vous ? Vous pleurés ? Hélas ! combien de ces larmes ai-je fait verser ; par mon insensibilité ! Rendés la moi ; oublés un Epoux , qui ne fut jamais digne de tant de tendresse.

Moi , vous oublier ! m'écriai-je en me jettant dans ses bras, qu'ils me tenoit ; je pourrois , lors que vous m'aimés..... Non ! votre Cœur éface vos fautes passées. Que ne pouvés vous vivre pour les réparer mieux ? Mais n'espérés pas que je vous survive, le même instant nous mettra tous deux au Tombeau.

C'est trop tard reprit le Lord , en ne pouvant retenir ses larmes. Vos Vœux sont inutiles ; je sens la mort prête à me saisir & je la verrois aprocher sans éfroi , si vôtre douleur ne me faisoit craindre pour vôtre vie ! Ah ! Madame, songés à nos Filles , à ces gages de nôtre tendresse ! Le bien qu'elles auront , leur rendra t-il la perte d'une Mère ; si nécessaire pour les conduire dans ce Monde , où à peine elles sont entrées ? Hélas ! leur sort est heureux encore ! Leur Fortune ne leur procurera que trop de Protecteurs ; mais l'Enfant de la Malheureuse Sally , en but au caprice d'une Mère injuste , dans un état si différent de celui de ses Sœurs ; que-je la plains ! Je ne souhaite de vivre que pour adoucir son sort ! Pardonés , chère Ladi ,

c'est mon Sang. Votre Sang Milord? Quel mystère! La Fille de Miltris Boni !... appartient à votre infortuné & trop coupable Epoux. Ecoutez Ladi, le récit de mon crime. Peut-être les circonstances le rendront moins odieux à vos yeux, ou du moins vous intéresseront pour l'innocent fruit d'un amour criminel.

Ataché, plus encore par reconnoissance que par la tendresse filiale, à un Père, qui toute ma Vie n'avoit eû de soin que pour mon bonheur, qui d'ailleurs par ses qualités personnelles méritoit toute mon estime; les plaisirs des Cours étrangères ne purent m'empêcher de regretter son absence: Le desir seul de me rendre plus digne de lui, me la fit supporter. Je ne formois de vœux que pour revoir ma Patrie: Jugés donc, Ladi, avec quel plaisir je reçû l'ordre de mon retour. Sans vous conoitre, je ne doutai pas, que vous ne fîssiés mon bonheur, puisque mon Père vous avoit choisie & j'acceptai toutes les propositions, avec une satisfaction infinie, charmé d'avoir une occasion de prouver à Lord W. ma Soumission.

Je le trouvai, en arrivant à *Harborough*, ataqué d'une goûte, que le plaisir de me revoir fit remonter. Quel désespoir pour un Fils tendre, de trouver son Père dans un état aussi triste, & où sa sensibilité l'avoit

jetté ! Aussi ne songeois-je qu'à lui doner tous mes soins. Jour & Nuit au pied de son lit, je partageois ses maux, par ma douleur, d'autant plus grande que nous étions sans secours.

Un vieux Intendant affectionné, avoit fait venir sa Fille d'une Ville voisine, où elle étoit en Pension, pour aider à veiller & à doner ses soins à mon Père ? J'admirois malgré ma douleur ses Atentions, qui sembloient surpasser les miennes: Elle veilloit avec moi, malgré mes prières; partageoit ma douleur; quelquefois employoit pour me consoler les Discours les plus chrétiens & les plus insinuans: Je perds autant que vous, me disoit-elle; élevée dans cette Maison, comblée des bontés de Milord, c'est un second Père, c'est un Protecteur ! Que deviendrons nous, s'il meurt. ? Mais faut-il outrager la Providence par mes plaintes ? Espérons en elle; adressons lui nos Prières & remettons nous à sa Sagesse !

Ces Discours accompagnés d'un air touchant & persuasif, m'intéressoient pour *Mis Vester*: Je començai par l'Estime; elle se changea bientôt en une tendre Amitié. Je l'assurai que je ne l'abandonerois jamais; qu'elle trouveroit en moi un Ami tendre & zélé; je lui demandai son Amitié; elle me la promit: La douleur rend tendre; au

milieu de nos larmes, nous trouvions un plaisir doux de nous consoler.

Mon Père se trouvant mieux & hors de danger, je començai à faire plus d'attention à la Figure de mon aimable Amie. J'admirois ses yeux noirs, que la douleur avoit ternis & qui sembloient, par leur vivacité, partager le plaisir que le rétablissement du Lord me donoit. Ce teint, qui par les veilles avoit perdu son éclat, se reprit plus vif qu'auparavant, & une gaieté séduisante succéda à sa douleur. Vous connoissez *Saly*, Madame. Elle a su gagner votre Cœur, malgré vos soupçons. Jugés de sa facilité à en acquérir un déjà à moitié à elle par reconnoissance.

Je n'étois pas assez novice, pour ne pas conoitre le changement qui s'étoit fait dans mon Cœur. Il m'éfraia. Destiné pour vous, je voulois le conserver. Je résolus donc de vaincre un penchant, qui feroit le malheur de *Saly* ou le mien.

Nous avions vécu ensemble dans cette familiarité innocente, qu'admet l'amitié : Je devins plus froid & me forçai de revenir à la simple Politesse. *Saly* n'imita, mais cette gaieté revenue par la guérison de mon Père, se perdit entièrement. Je la surprinois souvent en larmes ; sa douleur m'attendrissoit. Quels efforts ne faisois-je pas pour

m'empêcher d'essuier ses larmes ? Cet état violent avoit duré 15. jours , lorsque *Saly* se rendit inopinément dans mon Cabinet. Etonné de cette visite, si peu attendue, je demandai d'un air, que je m'éforçai de rendre indifférent, ce qui me procuroit le plaisir de voir *Mis Vester* chez moi ? Une Prière que j'ai, à vous faire, Milord ! Je veux partir, dit-elle, d'un air touchant : Votre Père n'a plus besoin de mes soins ; malgré cela, il ne veut pas que je le quite ; il veut m'enmener à *Londres* & me placer auprès de votre future Epouse ; le mien est du même avis. De grace, Milord, oposez vous y ! Je suis au plus reconnoissante de tant de bontés ; mais je ne saurois en profiter. Déjà je m'aperçois que je vous suis à charge. . . . *Saly* ne pût achever ; ses larmes l'arrêtèrent & se couvrant le visage de son mouchoir, elle donna cours à ses sanglots.

Vous *Mis* ! Vous vous m'êtes à charge ! Je lui pris en même tems la main, la fis asseoir sur mon Canapé & je me plaçai auprès d'elle.

Oui, reprit-elle d'une voix entrecoupée, je ne m'en aperçois que trop, vous me haïssez.

Je vous hais ! moi, adorable *Saly* ! Pourrois-je, moi, qui vous adore, qui... Dieu ! que fais-je ?.... qu'ai-je dit ajoutai je en me reprenant. Est-ce, dit *Mis Vester*, en

découvrant ses beaux yeux , qu'elle atachoit sur moi d'un air tendre , pour augmenter ma douleur , est-ce que vous feignés cette tendresse ? Vous détournés les yeux , Ah ! que vous ai-je fait , pour vous être odieuse ? Vous m'aviés promis d'être mon Ami ; j'ai livré mon Cœur aux douceurs d'une Amitié , qui l'honoroit ; déjà vous l'avés oublié ?

Oui ! je l'ai oublié , *Saty* ! Oui , adorable Mis ! m'écriai-je , en lui baillant la main avec un transport , dont je ne fus plus le maitre , l'Amitiés'est éfacé de mon Cœur y faire place au plus tendre Amour. Je vous adore. En vain ai-je voulu combattre cette passion ; je ne saurois vivre sans vous. Après cet aveu , partés , quités l'Amant le plus tendre pour en retrouver un plus heureux.

Quel soupçon ! Quel aveu ! juste Dieu ! Milord W. m'aime & soupçone que j'ai donné mon Cœur à un autre ; Injuste Ami , je veux encore vous apeller ainsi , aprenés , que c'est vous que je suis. Oui , c'est pour ne pas être témoin du bonheur d'une Rivale !

D'une Rivale ? Qu'ai-je entendu , chère Mis *Vester* ! Se pourroit-il . . . se pourroit-il que vôte Cœur fut sensible ! Que je serois heureux ? Ah ! que je suis malheureuse ! N'étois-je pas assez coupable de vous aimer , sans vous le dire ? Ma foiblesse vousa fait un aveu dont je rougis. Qu'importe ! Je vous

aime ! Depuis le premier instant, l'amour se glissa dans mon Cœur, sous le Nom de l'Amitié & ce ne fut que lors qu'on m'aprit que vous ériés promis à une autre, que je connus ma passion. Que n'ai je pas fait pour la surmonter ? Mais l'absence me donera plus de force. A Dieu, Lord ! Rendés heureuse, l'heureuse Epouse qui vous est destinée & oubliez une infortunée, qui peut-être mérite vôtre estime.

*Sally* se leva. Son aveu m'avoit si fort enchanté, que n'écoutant que ma tendresse, je la pris dans mes bras, je lui fis les sermens les plus forts de n'être qu'à elle, je lui en donai les Promesses les plus authentiques par écrit. Hélas ! elle ne les crût que trop pour sa tranquillité.

Nous résolumes qu'elle mettroit son Père de la Confidencè ; qu'il la feroit partir, mais qu'au lieu de la renvoyer à sa Pension, elle iroit à *Londres*, où je lui meublerois une Maison ; que je tâcherois de rompre le Mariage conclu & qu'après la mort de mon Père, je l'épouserois publiquement.

L'Intendant *Vester* fut appellé sur l'heure. Il parût surpris & fâché de nôtre projet, nous fit d'assez vifs reproches ; mais sachant que les conseils seroient inutiles, il se rendit à nos arrangemens, qui s'exécutèrent sans que mon Père en pût rien soupçonner.

Les huit jours, qui restèrent jusqu'à notre départ, me suffirent pour trouver une petite Maison. *Saly* ne voulut prendre auprès d'elle qu'une jeune Fille, qu'elle affectoit. Son Père partit la veille de notre départ pour la conduire & nous rejoindre à *Londres*, où en effet il se trouva.

Mes premiers instans furent pour *Mis Vester*; il y avoit 8. Jours, que je ne l'avois vüe: Quel Siècle pour un Amant, dont la possession n'avoit fait qu'augmenter les feux! Je la trouvai parée des ajustemens que je lui avois fait préparer: Ils relevoient ses charmes. Je lui répêtois mes Sermens. Elle craignoit vôtre présence; que ne fis-je point pour la rassurer!

Le lendemain mon Père me présenta à vous. Je ne pû que rendre justice à vos attraits, mais mon Cœur prévenu, ne se faisoit que plus de plaisir de les sacrifier à *Saly*. J'essaiai, come nous étions convenus, de détourner mon Père de cette union; mais il s'y prit d'une façon si absolüe & si tendre, que je n'eû pas la force de désobéir. Je vous menai à l'Autel, ne formant de desir que de cacher ma perfidie à *Mis Vester*. Son Père mourut avant nôtre Mariage & je n'avois dans ma confiance que *Boimny*, que j'envoiois très souvent chez *Saly*, pour demander de ses nouvelles ou lui porter des petits

présens de ma part..... C'étoit un Garçon jeune & bienfait, qui avoit, à ce que *Saly* me dit, sù plaire à sa Suivante. Je lui défendis de rien dire de mon Mariage. Le quartier que j'avois choisi à *Saly* étoit très éloigné du mien & je me flatois de le lui laisser toujours ignorer. Ce projet étoit aussi ridicule que scélerat; mais l'Amour aveugle. Charmé de le voir réussir pendant 3. mois, je n'y trouvois aucune difficulté, lors qu'un jour qu'à mon ordinaire j'allai trouver ma charmante Maîtresse, je la surpris fondante en larmes: Je ne doutois pas que le mystère ne fut découvert; j'en frémis, & je ne lui demendois pas moins la cause de ce désespoir.

Ah! cruel, reprit-elle; est-ce à vous à me le demander; vous êtes marié à votre *Lady*... N'achevés pas, très chère Mis! Je m'étois jetté à ses genoux & baisois ses mains tendrement; n'achevés pas d'acabler un malheureux trop coupable. Oui, je suis marié; mais mon cœur n'en est pas moins à vous: C'est la crainte de perdre le vôtre, qui m'a engagé à vous cacher ce lien où l'on m'a forcé. Je ne vous en aimerai pas moins éternellement. Si vous avés des Enfants, je vous jure qu'ils seront regardés comme les miens; ma *Saly* est l'Épouse de mon cœur & le fera toujours.

L. Relevés vous Milord: Vos promesses me

consolent. Je n'ai que trop prévu ce qui m'arrive, mais mon Cœur vous sacrifie jusqu'à ma Vertu. Je ne vous demande qu'une grâce ; mettez moi près de votre Epouse, que je sois toujours auprès de vous & je serai heureuse.

Cette proposition me plût trop pour ne pas l'accepter : Je vous présentai *Saly*, dès le lendemain : Vous l'acceptates malgré vos soupçons que je démêlai : Nous menâmes nôtre intrigue si secrètement, qu'ils cessèrent : J'étois enchanté de voir l'Amitié que vous aviés pour *Saly*, qui devint bientôt votre Confidente. Elle vous trahissoit & m'avertit que vous aimiés le jeune Lord B. qui feignoit d'en conter à votre Sœur.

Vous l'avoüerai-je, Madame ? Je n'en fus point fâché. Le Cœur est libre, disois-je à *Mis Vester* ; laissons *Miladi* doner le sien au Lord B. le mien sera toujours à *Saly*.

Ce fut à l'absence de votre Amant, que j'attribuai la mélancolie qui vous minoit à la Campagne. Je vous plaignois & me félicitois d'avoir ma chère *Mis* avec moi. Mais que devins-je, lorsqu'elle m'aprit qu'elle vouloit épouser *Bony*, pour conserver sa réputation. Je lui rapellai nôtre liaison, sa naissance, mon amour : J'osai aléguer ses Promesses. Nous ne nous en aimerons pas moins reprit-elle : Vous serés toujours l'Epoux

de mon Cœur. Permettés un lien où l'honneur m'engage ! Outré de voir que l'ingrate se servoit de mes propres Armes, je lui répondis qu'absolument, je n'y consentirois pas ; mais je n'osai vous le refuser.

Son départ me désespéra. Je retournai à *Londres* espérant me distraire.

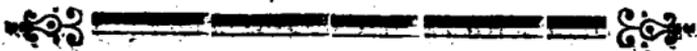
Je voulois m'atacher entièrement à vous ; j'avois pour vous de l'estime, de l'amitié & peut-être aurois je tout à fait oublié *Saly*, si vous ne l'aviés reprise. Tout se raluma ; elle étoit plus aimable que jamais. Mais dévoilant enfin, que sous les plus charmans dehors, elle cachoit l'Ame la plus noire, toute ma tendresse se changea en mépris. *Séty* est le seul fruit de ce malheureux amour. Hélas la haine que j'ai conçu pour sa Mère m'a fait oublier mes devoirs à son égard : Le regret que j'en ai m'acable. Ah ! Madame, si vous aimés encore un Epoux malheureux, après l'aveu de ses Crimes, aiés soin de cette Infortunée.

Soiés en sûr répondis-je, à ce tendre Père ; Oui ! Lord ! *Séty* fera au nombre de mes Filles & puisque-je suis la Cause innocente de son malheureux état je le réparerai.

La joie que Milord ressentit de ma promesse lui fit revenir la Santé. Le Ciel le rendit à nos vœux, & aussi-tôt nous songeames à

vous tirer des mains de votre Mère. Nous débitames, qu'une de nos Parentes, nommée *Vilmore*, vous avoit remise en pension à *Mistris Bonny*. Nous lui ordonâmes de dire de même & nous vous avons fait venir, pour vous établir d'une façon convenable à la Condition de votre Père : Rendés vous digne de ses bontés, oubliez *Dumont* & soiez sûre d'être heureuse.

Voilà donc mon sort décidé. Je suis fille de la malheureuse *Saly* ; mais dois-je, puis-je obéir à mon Père ? Puis-je, après les Sermens que j'ai fait à *Dumont*, l'abandonner ? Aidez moi chère *Séty* ! Hélas ! J'ai reçu une Lettre de ce tendre Amant ; mais cette Epître est assez longue, & c'est au prochain Courier que je remets mille choses intéressantes. Il ne me reste de place que pour me dire votre fidèle Amie. SE'TY.



## L E T T R E

*D'un Anonyme au Rabin de Metz.*

**J**E vous envoie les Vers-ci joints, dont je crois que vous adoptés une partie, c. à. d. celle qui regarde vos détestables Enemis. Que les Homes sont fous de se haïr & de s'entretuer pour la Religion. L'Amour du Pro-

chain est l'Amour de tous les tems & de tous les Homes raisonnables. *Moïse & Jésus-Christ* ont prêché cet Amour. Livrons nous y donc , & disons , avec un Auteur de Rome encore Payenne. *Je suis Home, Et ce qui intéresse les autres Homes m'intéresse aussi.*

VERS Sur la destruction de LISBONE.

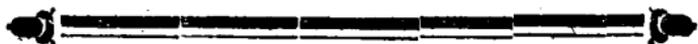
**E**Lle a donc disparu , cette Ville cruelle ,  
 Qui des Moines fougueux adoptant le faux zèle,  
 Sur d'horribles Décrets , la honte des Mortels ,  
 Du Sang des Circoncis arrosoit ses Autels.  
 Sur l'Arbre de la Croix , la Divine Victime  
 Aux Hébreux forcenés n'imputa point leur Crime :  
*Mon Père, disoit-il, pardone à leur erreur ,*  
*Leur fol aveuglement , excuse leur fureur.*

AUX INQUISITEURS.

CHRÉTIENS ! mais disons mieux , vous qui prétendez Pêtre ,  
 Est-ce ainsi qu'on imite un si généreux Maître ?  
 Quand jadis les *Nérons* , les *Dioclétiens* ,  
 Plongeoient tout l'Univers dans le Sang des *Chrétiens*  
 Aveugles , *disoit-on*, votre Loi n'est qu'un Songe ,  
 L'Echafaut fut toujours l'Argument du Mensonge :  
 A leur courroux sanglant , nous applaudirions tous ,  
 S'ils avoient immolé des Chrétiens tels que vous.

## A U P A P E.

En tes oisives mains , BENOIT , que fait la Foudre ?  
 O ! que ne réduis-tu le Fanatisme en poudre ?  
 Mais quelle est mon erreur ? Le bras d'un seul Hu-  
 main  
 Sufit-il pour punir de sacrés Assassins \* ?



## T R E M B L E M E N S D E T E R R E

*Arrivé chez les Fourmis.*

**P**RÈS d'un Chêne , entouré d'une Source féconde,  
 Dames *Fourmis* , depuis long-tems.  
 Avoient & la Ville & les Champs.  
 Ce Gite leur sembloit toute la Terre ronde :  
 Cette Source étoit l'*Océan* ;  
 L'autre Rive eût sans doute été le *Nouveau Monde*,  
 Si dans l'Art de traverser l'Onde ,  
 Il se fut trouvé là quelqu'Insecte savant.  
 Reines de l'Univers , tout ce qui le décore ,  
 Leur offre des plaisirs , ou charme leurs ennuis :  
 Pour réjouir leurs yeux on voit briller l'Aurore ;  
 Le Ciel en leur faveur fit les jours & les nuits ;  
 Il créa les Saisons encore :  
 Le Ciel est trop flaté qu'une Fourmi l'honore !

---

\* *Malgré la défecivité de ces deux derniers Vers , pour la Rime , j nous n'avons pas crû devoir y rien changer.*

Il le faut avoüer , nous fomes d'un grand prix !  
 Ainsi parloit cette chétive Race ,  
 Tandis qu'au Créateur elle eût dû rendre grace ,  
 De vivre de fétus , d'exister seulement :  
 La fraieur rabatit leur caquet insolent.  
 Borée un jour souffloit & sur la Fourmillière ,  
 Il fit tomber un Gland,  
 Sa chute fut fatale à plus d'un Habitant ,  
 Et répandit l'éfroi jusques sur la Frontière ;  
 Il pèse à la Nature entière ;  
 La Terre en a tremblé de l'Aurore au Couchant,  
 L'avés vous senti , ma Comère ?  
 En vain nous avons crû le Tout-Puissant jaloux  
 De nôtre fragile existence,  
 Tout nous vient de lui seul, il n'attend rien de nous,  
 Rendons grace à sa Bienveillance ,  
 Et craignons son juste couroux,  
 Ainsi , l'Orgueil fit place à la Reconoissance ;  
 Ce que les Dons du Ciel n'avoient pû sur leur Cœur,  
 Un Coup de Vent en eût l'honneur.

*Autant en est de nous , Gens ingrats que nous fomes ;  
 Fournis & moins encor aux yeux du Tout-Puissant,  
 , Le caprice d'un Elément  
 Fait fléchir devant Dieu l'orgueil altier des Homes,  
 Tandis qu'aux Dons de Dieu perjsone ne se rend.*

VERS à Mr. DE FONTENELLE.

UNir à la Dêlicateſſe  
Une rare Solidité,  
Aux préceptes de la Sageſſe  
Un Stile plein d'aménité,  
Au Langage de la Tendreſſe  
Les grâces de la Nouveauté,  
Une ſingulière Fineſſe  
Aux Leçons de la Vérité,  
Divin *Nefor*, Ornement de nôtre Age,  
Qui pourroit méconoître à ces traits ton Image!  
Mais qui pourroit apprécier  
Ces Talens oſoſés que ton Art ſeul rasſemble?  
Châçun viſe à te copier  
Et perſone ne te reſſemble.

---

COUPLETS

*Sur la Priſe de PORT-MAHON, chanté à la  
Comédie Italienne, à PARIS.*

QUE ce grand jour  
Pour nous, M'amour,  
Eſt un grand jour de Fête!  
Aprens, *Fanchon*,  
Que d'*Port-Mahon*,  
J'avons fait la Conquête;  
Mais de c'que j'avons ſitôt pris,  
In'faut pas que l'on ſoit ſurpris,

Not Maréchal,  
 Grand Général,  
 Etoit à nôtre tête.

D'aller au coups  
 Plus vit que nous,  
 Son Courage pétille.  
 C'est trop ofer,  
 C'est s'exposer,  
 Mais c'est en ça qu'il brille :  
 Et come il est entreprenant  
 Ce Héros prend toujours le d'avant,  
 Et tout d'abord  
 Il brusque un Fort,  
 Com le Cœur d'une Fille.

L'zAnglois voiant  
 Son air pimpant  
 Disoient : Soldats de France,  
 Vot Général  
 Va-t-il au Bal  
 Avec cette élégance ?  
 Oui M'ssieurs, vous danserés pour nous  
 Et vous danserés malgré vous :

Ils ont voulu,  
 Ils n'ont pas pû  
 Lui faire résistance.

Au premier son  
 De not Canon,  
 Leur Mine se réfrogné.

Loin d's'aprocher  
 Y vont s'cacher  
 De peur qu'on ne les empogne,  
 Y voïons bian que l'Maréchal,  
 Avec son petit air jovial  
 Est un Vivant,  
 Mauvais Plaifant,  
 Qui va droit en besogne.  
 Nul ne s'en plaint.  
 Si l'on le craint  
 On l'en aim' d'avantage.  
 Il fait tout bian,  
 Sarpédie rian,  
 N'réfiste à son Courage.  
 Quand d'chacun on a l'amitié,  
 On est Vainqueur plus d'à moitié;  
 Avec l'Esprit  
 Quand l'Cœur agit,  
 C'est qu'on fait bian d'l'ouvrage.  
 Tous les Bourgeois  
 A haute Voix,  
 Lui font offrir azile  
 Leur Femme aussi,  
 D'un ton poli  
 Lui font dire en beau stile:  
*Monseigneur*, dès que j'vous ons vu  
 J'ons dis foïés le bian venu:  
 Il s'est montré,  
 Il est entré,  
 Tout de go dans la Ville.

LOGOGRIPE.

Chez moi , come chez tout le monde ,  
On trouve certain Animal

Que le Mahométan regarde come immonde  
Et qui rend l'Home en général  
Passablement original :

*Item* , certain déchet sur toute Marchandise ,  
Pour peu qu'elle souffre de crise ;  
Une Montagne en Beaujolois ;  
Un terme honêtement grivois ,  
Quand nous voulons traiter de fort peu d'importance ,

Avis, Leçon , ou Remontrance :  
De plus le Mot Latin du solide Elément ,  
Dont les Entrailles entr'ouvertes ,  
En Novembre dernier , jour des plus solempnels  
Aux tristes *Portugais* causéient plus de pertes ,  
Que les Fléaux les plus cruels.

Mais de ce Spectacle tragique ,  
Détournons, cher Lecteur, promptement les regards,  
Et qu'une Note de Musique ,  
Simbole du plaisir , termine à tous égards  
Mon Ouvrage Logogriphique ,  
Ta rêverie & mes écarts.

GLOIRE est le mot du Logogripe du  
Mois dernier.

## T A B L E.

<b>L</b> ettre à Mr. T. en lui adressant l'Essai sur l'Home qui ne se trouve point.	3
L'Home qui ne se trouve point.	6
Le Siècle justifié.	17
Pensées libres d'un jeune Militaire , rangées par ordre alphabétique.	28
Réflexions sur la Solitude.	45
Extraits & Anonces de Livres nouveaux.	49
Aux Editeurs.	103
Le Singe du Spectateur.	104
Mémoires de Sétv.	108
Lettre à un Rabin de Mets, en lui envoiant des Vers sur les Désastres de Lisbonne.	120
Tremblement de Terre arrivé chez les Fourmis.	122
Couplets sur la Prise de Port-Mahon.	124
Logogriphe.	127

---

Nous avons bien reçu le 2. Essai de l'Au-  
teur de l'Abeille Literaire , mais il nous est  
parvenu trop tard , pour en faire usage ce  
Mois-ci.